



Texte 1

C'est dans un lac, perdu dans les profondeurs, que vit un penseur.

Sous l'eau, dans sa bulle, il écrit des bouts de phrases, des pensées qui lui traversent tout bonnement l'esprit. Si vous y lancez votre canne à pêche il très fort probable qu'au lieu d'un poisson, vous aurez pendu à l'hameçon, un bout de papier accroché de sa main.

Il réfléchit parfois à des questions existentielles qui touchent le monde d'une manière générale, comme le ferait un philosophe. Ou pointe du doigt des vérités si évidentes que nous les avons oubliés.

Et lorsque ses idées sont noires et le font regretter dramatiquement de vivre sur terre, on constate que la couleur de l'eau s'obscurcie. Lorsqu'il est en pleine illumination au contraire, les rayons du soleil pénètrent le liquide qui devient alors d'un bleu translucide.

Vagabonder sur terre ne l'intéresse pas, il préfère vagabonder dans la multiplicité des concepts. Tenter de mettre la main sur des réalités afin de les faire piger à ceux qui oserait s'aventurer.

Qui de vous souhaiterez s'avancer dans cette forêt. Porter tout du long du chemin graniteux votre canne d'où pend un émerillon. Un souffle et la lancer après préparation. Au risque d'être déconcerté par la réalité de la vie, aimeriez-vous être blessé dans vos certitudes ?

Généralement ceux qui en reviennent ne sont plus les mêmes. Semant leurs convictions en chemin, ils réintègrent un monde défiguré qui n'est plus vraiment le leur. Pensez-vous que cela en vaille la peine ?

Peut-être seront-ils les faiseurs de demain. Ces grands noms que l'on retient. Ils ont vagabondé dans la foule, poussant des graviers du bout des pieds. Se demandant le sens de la vie, s'il y en a un. Puis ils ont trouvé un semblant de solution au problème.

Les voilà s'élevant du nombre. Tous les yeux rivés sur leurs croyances, comme si le monde était à présent allumé d'une conscience.

Vous pourrez apercevoir à la surface du lac de petites bulles remonter. C'est le penseur qui tape du pied. Une vérité parmi des milliers, comment peut-on s'y stopper !

Entendant l'aiguille du clocher avancer, clignez des yeux doucement deux fois et essayer à présent de réaliser : l'immobilité dans la quête vaut elle mieux que l'action d'une conquête tendue vers un espoir né dans l'ombre d'une pauvre réalité ?

Finalement a-t-on réellement besoin de ce penseur ? Le destin n'a-t-il pas déjà tout tracé aux vagabonds que nous sommes, nous accrochant indéfiniment à toutes les causes qui nous apparaissent comme le saint graal de l'humanité ? Reprendre son souffle, c'est peut-être la meilleure façon.

Nonobstant, il faudra aller de l'avant. Pas d'excuses à concevoir. Un simple signe de la main à des poissons mangeur de papier. Qui de nous ou d'eux a déjà trouvé la vérité ?



Texte 2

Vagabondage de l'esprit

Le bout de mes doigts commence à bleuir, de la fumée s'échappe de ma bouche et mes pieds sont tout endoloris. Combien de temps suis-je resté là, assis sur ce banc, le regard vide ? Je ne sais pas mais c'était bon ! Tout était devenu silence. Les bruits de la ville s'atténuent, les voix et même le vent disparaissent. Toute l'agitation s'est peu à peu évaporée et j'ai glissé dans la rêverie. Vous savez, cette sensation de lâcher prise comme si nous quittions notre corps et seul notre esprit fonctionnait et nous plongeait dans une sensation de bien-être, comme drogué. Ce n'est pas facile d'arriver à ce stade, il faut réussir à se détacher de tous ce qui nous entoure et laisser vagabonder ses pensées. Quand enfin j'y suis, je peux réussir ce que je veux, pas de limites, pas d'interdits. Peu importe mon apparence, on me regarde avec envie, respect et admiration. Souvent, lors de ses excursions cérébrales, je revis les scènes de mon passé ou j'aurai voulu être autrement : répondre plus ardemment, voir le danger plus rapidement, embrassé plus fougueusement... et je revis ces passages en boucle comme un théâtre intérieur de ma propre vie. C'est fascinant ce désir de perfection et de perpétuelle remise en cause. Je crois que l'imagination est là pour ça d'ailleurs : pour continuer à avancer, pour trouver des solutions et se dire que si on pense bien, c'est que nous sommes bien. J'ai lu quelque part que l'on passait 90% de son temps à penser. D'après ma théorie, il est donc fort probable que chacun pense qu'il est une bonne personne. C'est agréable cette vision. Je vais continuer sur cette lancée. J'aimerai observer les gens autour de moi afin de vérifier s'ils sont bien heureux mais cela impliquerait que je réintègre mon corps et il fait beaucoup trop froid pour ça. Penser, imaginer, rêver, écrire. Écrire. Ça me plairait ça. Réussir à exprimer ce que je vois en y imprégnant la même passion, la même réalité qui émane de mon imagination. Faire réussir à partager cette transe, ce bien-être que je vis dans mon esprit par de l'encre sur du papier. C'est digne du plus grand magicien. L'écriture permettrait donc aux rêveurs de faire rêver ? Je vais méditer quelques instants. Quoi que le silence se fait plus rare autour de moi et me concentrer devient de plus en plus difficile, je dois être à cours d'imagination... Soit, allons-y, mon corps ne va pas se rentrer tout seul lui !



Texte 3

De mon temps

Le ciel se montrait particulièrement clément ce matin ; un azur rare, un soleil éclatant de beauté et des rayons délicats qui nous enlaçaient doucement. Mais, aujourd'hui, les petits oiseaux ne sifflotaient pas, personne ne marchait dans la rue et ce panorama idyllique me parut fade.

Puisque je m'ennuyais de cette monotonie, je laissai mes pensées divaguer et un tout nouveau monde s'offrit à moi. Dans la rue, il n'y avait plus le silence. Je vis apparaître des personnes, uniques et précieuses, se déhanchant au rythme de leurs pas effrénés. Ils étaient pressés – de nos jours, tout le monde était pressé. Ils ne prenaient plus le temps d'apprécier les choses simples, celles que nous avons toujours devant nous mais que nous ignorons par automatisme. Ces gens possédaient des tenues différentes, des allures différentes et même des sourires différents. Je les imaginai très clairement et ils étaient tous très intéressants. Un garçon avec son pantin robotique dans les mains, une dame qui faisait les yeux doux à son homme et ce dernier s'agenouillant pour lui refaire son lacet, un fonctionnaire en costume dont les yeux se rivaient à son téléphone, un autre duquel se dégageait un agréable parfum car il portait un joli bouquet de fleurs.

Tout ceci devint si réel que je m'amusai soudainement à contempler les pâquerettes à quelques mètres de moi qui dansaient ensemble au gré du mistral, je sentis le vent sur ma peau et l'odeur de la mer, je saluai un couple de pigeons auquel j'hésitai à lancer une miche de pain, mais je ne le fis pas et me concentrai plutôt sur les courbes des bâtiments, les femmes aux balcons qui fumaient un cigare en observant leurs hommes jouer à un jeu quelconque. J'entendis d'un côté des conversations plates sur la météo, de l'autre des débats tempétueux sur la politique et au milieu de ce remue-ménage une fillette ricanait aux boutades de son jeune ami.

Quelle vue c'était !

Pourtant, tout disparut.

Je me rendis aussitôt compte que mon esprit venait de voyager sur mille lieux et qu'il rencontrait de nouveau l'insignifiante réalité.

Pas de pigeons, personne, pas de fragrance. La mer se trouvait bien loin de moi et le mistral ne soufflait pas en plein été. Voilà pourquoi les gens ne sortaient pas dehors. Il faisait trop chaud, d'après eux.

De mon temps, les enfants se retrouvaient par dizaines à la piscine municipale ou au parc du quartier et ils s'amusaient des heures durant. De mon temps, les femmes préparaient des apéritifs ou des goûters – selon si elles étaient mariées ou mères. De mon temps, les membres d'une même famille se réunissaient autour d'une table bien garnie et se racontaient les dernières nouvelles.

Nous n'étions apparemment plus de mon temps.

Alors, pour résister à l'envie de regagner mon temps, c'est-à-dire pour combattre la nostalgie, je m'inventais de merveilleux paysages qui témoignaient de mon temps. Car je n'étais qu'une mamie à sa fenêtre qui attendait patiemment le jour de la semaine où mes enfants de leur hauteur d'adultes m'apporteraient mes petits-enfants pour les nourrir gracieusement, leur offrir les jouets que j'avais commandés sur l'internet – à l'aide de ma voisine.

En rêvant de mes jours heureux, j'étais un esprit libre. J'étais un esprit vagabond.



Texte 4

Nos études vagabondes.

14 Septembre 2020.

J'ai 20 ans, je suis étudiante en 2ème année à l'université. J'étudie la sociologie et nous sommes à quelques jours de la rentrée. Une joie m'emplie le cœur mais aussi ce sentiment d'appréhension, ne nous le cachons pas. Cette année si intense émotionnellement, physiquement, psychologiquement nous aura eu à l'usure, clairement. Je pense à ce printemps sans soleil, sans chaleur, à rester chez moi dans ce petit appart tellement exigü. Sans sortir, à regarder par la fenêtre la vie arrêtée. J'en ai des sueurs froides et je prie tout ce que je peux pour ne pas avoir à me retrouver de nouveau dans cette situation. Que ces étudiants dont les parents sont là, physiquement et financièrement sont chanceux ! J'espère qu'ils s'en rendent compte. Moi je suis seule. Seule avec ces sentiments étranges. J'étais heureuse de pouvoir reprendre mon petit taf d'étudiante dans ce fast food qui me permet de me payer mes besoins. Que ça m'a fait du bien de retrouver une vie sociale ces dernières semaines. Je croise les doigts pour que nous puissions continuer à vivre comme l'été qui vient de s'écouler même avec certaines contraintes. Mais je ne suis qu'un puit d'espoir. D'ici quelques heures, nous allons retrouver notre vie étudiante, celle qui nous manque tant mais qui finalement nous paraît pas aussi cool en des temps normaux. Bien sûr, je suis consciente que ça ne sera pas aussi fun qu'« avant » mais au moins, nous allons nous retrouver.

1^{er} Novembre 2020

Cet espoir, cette joie que je ressentais se sont envolés. Nous voici de nouveaux mis de côté, nous les oublies de cette crise. Nous allons de nouveau être ces jeunes qui vagabondent au grès des cours en ligne, en visio, sans interaction humaine. HUMAINE ! A croire que ce mot s'efface peu à peu de notre vocabulaire. Je ne pourrai plus travailler, je vais encore galérer pour pouvoir payer ce loyer que je dois chaque mois, me payer à bouffer tout simplement. Je n'attends qu'une chose, les examens ! C'est fou, qui aurait cru que vous puissiez entendre cela de la bouche d'une étudiante comme moi qui suis totalement paralysée face à ma feuille chaque semestre. Mais ces partiels seront nos seuls moments de retrouvailles finalement et de bons moments.

Noël 2020

Je me suis ressourcée auprès de ma tante qui vit à plus de 800km de moi. Ma seule échappatoire c'est elle et j'ai pris une bonne grosse bouffée d'oxygène. Nous avons chanté, dansé, mangé, joué. Nous avons célébré la vie. Et quel bonheur ! Je crois qu'elle m'a rendue cette lumière qui s'éteignait dans mon cœur mais surtout dans mes yeux. Mon cœur a retrouvé le temps de quelques jours, un chez lui. Je ne pense pas aux prochains jours qui vont être compliqués. Et oui, cette crise est difficile mais alors je vous passe mes sentiments relatifs à ces partiels qui arrivent. J'ai hâte de les revoir, tous. Mais j'ai peur. Quels seront nos résultats après un tel parcours ces derniers mois ? J'ai peur, j'avoue. Peur de ce que sera mon avenir proche.

20 janvier 2021

Les partiels sont terminés et mon dieu que ça nous a fait du bien de nous retrouver !! Je crois que dans toute l'histoire des étudiants, il n'y avait jamais eu autant de sourires pendant que nous rédigeons nos copies. Et, vous allez me prendre pour une dingue, mais j'ai senti une réelle symbiose entre nous. En même temps, nous sommes tous dans le même bateau hein ! Nous nous sommes retrouvés, nous avons pu nous parler, nous voir en VRAI ! Nous avons passé des heures à discuter de tout et de rien mais pas de « lui » qui nous bouffe la vie depuis presque 1 an. Ce virus à couronne qui nous prend tout. Et je ne saurais dire pourquoi, mais d'avoir retrouvé mes ami.e.s

Rallye d'écriture



m'a donné du baume au cœur et l'a soigné. Un peu. Oui, je le sens de plus en plus s'effriter. Mais je suis sûre que sous peu nous nous retrouverons face à nos profs, nos supers profs qui se battent corps et âme pour nous donner l'enseignement que nous méritons. Car finalement, eux aussi sont les vagabonds des études en ce moment et se promènent sur des chemins emplies d'obstacles. Mais eux, nous, tous ensemble, nous vaincrons ces barrières et finiront encore bien plus forts et soudés.



Texte 5

Rallye d'écriture sur le thème du VAGABONDAGE.

Moi : Connais-tu cette petite boule au cœur ? Cette vilaine sensation qui vient gonfler les poumons, accélérer le pouls, tétaniser les membres ? Non, non, ce n'est pas le « trac ». Ni la peur. C'est le vide. L'angoisse sans motif, la tristesse sans raison, tout juste le vide. C'est drôle, ça, d'être empli de vide. Foutrement drôle.

D'abord, tu t'es dit : « Je ne suis pas à ma place. Je n'y appartiens pas. » Comme pour te rassurer, pour te dire que tu n'étais pas au bon endroit, mais qu'un meilleur endroit t'attendait autre part. Mais il n'y a pas de putain d'endroit. Tu ne ressens pas ta place, ni dans ce monde, ni ailleurs. Que dis-tu ? Tu me demandes qui je suis ? L'humanité tout entière. Et l'humanité ne t'a jamais donné la parole. Alors crie ! (Silence.) Crie, bon Dieu ! Pourquoi ne dis-tu rien ?

Toi : Pourquoi ? Pourquoi ? Mais parce que, je n'existe pas. Qui suis-je ? Personne. Que suis-je ? L'invisible. Je suis le vacarme de la porte qui se ferme sans bruit, je suis ce qui vous écoute mais que personne n'entend, je suis le froid qui glace jusqu'à ce qu'on ne le ressente plus, ce pied sur lequel on marche, ce mur sur lequel on pisse, ces merdes sur lesquelles on glisse. Je suis ce qu'on oublie, je suis ce qui vous gêne, je suis l'encombrant, je ne suis rien parce que je ne suis nulle part. Je suis ce qui ne vous appartient pas encore, mais qui vous appartiendra sitôt que vous m'aurez pensé. Chaque pas que j'ai fait à travers vous, chaque voyage que j'ai mené à travers vos corps, vos vies, vos esprits, m'ont fait ressentir l'immensité de vos possibles, et la petitesse des miens. D'où viens-je ? Pourquoi suis-je comme perforé du cœur ? Pourquoi ai-je envie de m'agrafer au monde, par peur de ne pas être à sa hauteur ? Je ne sais ni où je vais, ni ce que je fais, ni ce que je suis. Je ne peux pas me penser, ni me panser. Je vous appartiens. Je suis ce vague à l'âme des auteurs romantiques, leurs souffrances tout comme leurs désirs... Mais je ne suis qu'un assemblage de mots qui exprime leurs maux ! Si on ne me pense pas, si on ne m'écrit pas, je n'existe pas. Vous me faites vivre des millions d'histoires, vous me faites lire à vos familles, vous me cornez quand vous tournez les pages, vous me jetez quand vous jetez des livres, vous me maltraitez quand vous vous insultez. Je suis les mots. Et les mots ont besoin de moi pour nous dire. Pour me dire ? Suis-je féminin, masculin, singulier, pluriel, entité, multiplicité ?

(Silence.)

Moi : Et si les mots parlaient ? Et s'ils parlaient d'eux-mêmes, je veux dire. Moi, moi qui écris ces lignes, je pense par toi, l'écriture. Mais si tu pouvais prendre la parole, sans que je n'aie à te penser pour te dire ? Si tu pouvais parler de toi-même ? De ton angoisse, ton vide, ton errance identitaire, qui sont aussi les miens ? Moi, je ne sais pas où je vais, ni ce que me réserve mon avenir. Et toi ? Tes mots s'élèvent dans l'esprit du monde uniquement quand nous t'avons pensée. Tu m'obsèdes.



L'écriture n'est même pas du papier, même pas une pensée. J'essaie de te laisser parler, de toi même. J'essaie de me mettre à ta place, mais je ne saurai jamais ce que tu aurais été si tu avais eu une conscience. Comment ? Tu aurais été, une personne ?

Les mots prennent alors la parole à l'unisson. « Nous sommes simplement le « rien » qui devient « quelque chose » dès lors que « quelqu'un » vient nous penser. Nous sommes l'invisible, l'impensé. Nous sommes un JE qui VOUS appartiens. Car JE suis les mots qui n'ont pas encore été dits et qu'on ne dira peut-être jamais. Je suis les mots que l'on n'a pas créés, les idées que l'on n'a pas conceptualisées, je suis déliquescence autant qu'arborescence, je suis l'expression de toutes vos potentialités. Je suis le signe de ce que vous êtes. Je suis ce que vous pensez. »



Texte 6

Elle fait une recherche rapide sur wikipédia, pour être sûre que le mot veut bien dire ce qu'elle lui attribue comme définition par simple transposition du mot "vagabundo" dans sa langue natale.

Il y a parfois des faux amis !

Et ça lui est déjà arrivé d'écrire quelque chose en français, en partant d'une façon de dire qui a du sens en espagnol, mais quand les français la lisent ce n'est pas du tout compréhensible pour eux.

"Vagabundo" la ramène tout de suite à son enfance, au film de Disney : La belle et le clochard, en espagnol le titre était "la dama y el vagabundo". Et le chien avait la philosophie du vagabondage, il voulait être libre, sans attaches, profiter au mieux de l'endroit où il se trouvait sans plans futurs... Mais c'était sans compter avec l'amour de la belle, pour qui finalement il laisse tomber sa liberté et ses vagabondages.

C'est quand même incroyable comment ces films d'enfant donnent des résultats. Ils vont formater petit à petit le cadre, ce qui est bon ou pas. Les exemples à suivre et ceux à éviter.

Elle a bien suivi l'exemple, elle a fait ce qui était bien vu par tous : des études, une famille, un travail. Pas le temps pour le vagabondage. Même pas une petite escapade en dehors des sentiers. Toujours dans le bon chemin, à l'heure et sur la bonne route. Mais pour arriver où ?

Elle aurait voulu partir sans plans et sans billets de retour, prendre le temps de se chercher ou juste le temps de ne rien trouver. Marcher aux grés des envies sans donner de nouvelles à personne. S'asseoir à l'ombre d'un cèdre ou au bord d'une rivière, sans d'autre fin que voir passer le temps. Mais au lieu de ça elle a suivi des plans systématiquement, fixé les heures, les priorités. Elle a fait de ses jours un déroulement d'agenda. Elle a continué indéfectiblement, sans savoir trop vers où et pour quoi.

Et aujourd'hui, l'idée même de vagabondage lui semble si en dehors de sa réalité qu'elle ne sait même pas quoi en dire sur ce thème.

Elle enlève de sa to-do list "envoyer écrit au rallye d'écriture"...



Texte 7

Et les vagabonds finissent par tourner en rond

Je rêve de vagabondage, je rêve de ne pas être sage,
Toucher du bout des pieds, les petits coquillages nacrés,
Illuminer une guinguette pour aller refaire la fête,
Courir dans le vent et apercevoir des éléphants.

Illusoire d'apprécier les grillages, quel que soit notre âge,
Mais dans mon appart carré, je cogne la réalité,
Les galipettes resteront bien enfouies dans notre tête,
Le retour des cerfs-volants, ce n'est pas pour maintenant.



Texte 8

Ah, l'eau sur son visage. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas ressenti quelque chose d'aussi frais, contre sa peau. Il se regarda dans ce miroir sale. Le temps lui avait fait oublier son visage, son identité, lui. Ça lui fit du bien, d'enfin voir quelqu'un de familier. Mais que voulez-vous... il avait été trop occuper à errer, ces derniers temps.

Il ferma les yeux. Il se souvenait de tous ces paysages qu'il avait parcourus, seul. Il se remémora ces horizons lugubres, froids et morbides. Tout avait été gris, tout le long de son voyage... enfin, pas au début. Son lieu de départ, lui, était peint de couleurs fades et insipides, de quoi tenter de lui mettre du baume au cœur. C'était mieux que rien. Mieux que ces nuances monotones omniprésentes, en tout cas. De quoi lui chatouiller encore un peu la rétine. Puis tout c'était dégradé, vite, trop vite.

Plus jamais il n'avait revu de prairies verdoyantes, de voitures aux lueurs chatoyantes, de robes multicolores que pouvaient porter les filles de son âge, à partir de cet instant. Plus d'enseignes lumineuses, plus d'océans scintillants. Tout avait viré au monochrome, à la pénombre, des immeubles titanesques aux murs de sa maison. Maison qu'il avait quittée, d'ailleurs, dans une nuit synonyme de ténèbres.

Et il avait erré. Il avait marché à travers ces tableaux mélancoliques et dénoués de véritable sens. Il avait parcouru des kilomètres et des kilomètres dans ces rues bruyantes qui ne lui avaient rien dit. Les arbres avaient ressemblé à des Hommes à l'agonie, dépourvus de leurs feuilles, le long des routes. Une nuit sans étoiles l'accompagnait en permanence. Il avait été perdu, sans savoir vers où se diriger. La seule chose dont il était certain, même aujourd'hui, c'était qu'il avait été bel et bien en Enfer. Une fois, il avait fixé son reflet dans une flaque d'eau, car il avait plu la veille. Il avait voulu pleurer quand il avait réalisé qu'il ne se reconnaissait plus. Cela lui avait fait l'effet d'un poignard en pleine poitrine. Il avait déambulé le long des ponts, sur lesquels les corbeaux l'avaient toisé en croassant. Il avait eu le courage et la force de monter sur le toit d'un immeuble, dans l'espoir de voir une lumière, une beauté dans ce monde dégueulasse. En vain. La vie avait été restée glaciale et pourrie, du début jusqu'à la fin de son voyage.

Combien de temps avait-il passé à fixer ces édifices, ces œuvres d'art qui l'avaient laissé sans émotion ? Tout était laid, ici. Il avait donc rassemblé le peu d'affaires qu'il possédait, avait intercepté le premier bus qui passait par là, et il était parti. S'il avait su où aller précisément ! Il n'avait espéré qu'une chose : trouver un paysage différent, un endroit qui lui arracherait enfin un sourire, qui étirerait ses lèvres sèches et craquelées.

Mais même à l'autre bout de la Terre, cela avait été la même chose.

Il retrouva ces mêmes horizons grisâtres et dépourvus de chaleur. Ces mêmes pressentiments angoissants et ces regards hostiles. Partout, ça avait été la même chose. Encore, et encore, et encore ! L'Enfer, oui, il l'avait trouvé, et il s'y était profondément enfoncé, de jour en jour ! Mais alors, qu'avaient fait ces passants, en croisant le regard dérouté, découragé, désespéré, mort, de cet individu ? Rien, évidemment. Rares avaient été ceux qui s'étaient greffés à ses balades entre les bâtiments en béton, dans les ruelles étriquées et défoncées. De toute façon, il avait su qu'ils allaient l'abandonner, à un moment ou à un autre. Les belles promesses, elles avaient disparu le même jour où ses yeux avaient commencé à ne voir qu'en gris.

Le désespoir l'avait submergé. Il n'y avait plus rien à faire. Revoir un monde fabuleux, profiter de ces décors à couper le souffle, n'était plus qu'un vieux rêve brisé. Pourquoi errer davantage, alors ? Cela n'avait plus aucun foutu sens à ses yeux.



Ainsi, il avait abaissé ses paupières. La peur lui avait vrillé les entrailles quand l'obscurité totale s'était repliée sur lui, pour ensuite laisser place à une étrange béatitude. De toute manière, il n'avait plus la force de supporter tout ça. Il n'avait plus voulu regarder tout ça. En soit, il n'avait plus rien à voir.

La suite, elle lui était floue. Il se rappelait s'être réveillé dans un lit qui n'était pas le sien, entouré d'inconnus. Ils avaient le mérite d'être bienveillants, c'est mieux que rien.

Soudain, la porte s'ouvrit dans un grincement atroce. Il tressaillit. Il se rappela où il était. Elle était là.

— Ça va ? dit-elle, visiblement inquiète. Ça fait longtemps qu'on t'attend... Il ne sut quoi dire. Il hocha simplement la tête, avant de se regarder une dernière fois dans le miroir.

Ah, oui. Il en a passé, du temps, à vagabonder.



Texte 9

Un vagabond vagabonde

Un jour, alors que je vagabonde, je tombe sur un vagabond. Interloqué je lui demande :

- « Bonjour cher monsieur ! Puis-je vous demander ce que vous faites ? »

Il me répond :

- « Eh bien je vague ! »
- « Ah bon ? » lui dis-je « votre réponse est un peu vague »
- « Ah bon ? » me répond-il « pourtant en disant que je vague je n'ai pas l'impression d'être vague »

« *Il divague !* » me suis-je dit intérieurement. Puis il me dit :

- « Voyez-vous, je suis comme dans la mer les vagues qui vaguent »

« *Et voilà qu'il dit vagues maintenant !* » me suis-je dit :

- « Mais comment vaguez-vous ? » lui demande ai-je
- « Eh bien » me répond-il « je vague à pieds. Je vague à petit pas, à grands pas, au pas de course mais quelquefois, je vague à bonds »
- « Ah bon ? » lui dis-je
- « Oui ! je vague à petit saut ! » me répond-il
- « Mais à quoi reconnaît-on un vagabond ? » lui demande ai-je
- « Eh bien un vagabond vague à bon escient et avec un bonnet cyan ! » me répond-il
- « Mais vous n'avez pas de bonnet cyan ? » le questionne ai-je
- « Si, si ! mais je le mets à bon escient ! » me répond-il

Et il sort de la poche de son manteau usé, un bonnet cyan qu'il met sur sa tête. Puis il me dit :

- « Cela m'a fait plaisir de discuter avec vous monsieur, de vaguer avec vous. Je vais vous laisser, j'ai du vagabondage en retard. Au revoir ! »

Puis il se mit à faire des bonds. Ainsi le vagabond à bonnet cyan vague à bonds et à bon escient.

Fin



Texte 10

En hommage à Charles Baudelaire

Au fond de la cour noire,
Fumée âcre des feuilles mortes qu'on brûle.
Là-bas, au-delà des toits : les nuages, les merveilleux nuages !



Texte 11

Voyage au cœur de l'âme

Une femme seule dans un espace assez restreint d'une blancheur immaculée. Elle est habillée en noir, les cheveux tirés, maquillage sombre. Elle reste debout en silence un moment, faisant défiler un fil d'or entre ses mains, très sereinement.

Jane : La vie humaine est si fragile... Un claquement de doigt et tout peut s'arrêter. *Elle tire, le fil casse.* Demain peut paraître sans importance. Car il y'a toujours un "plus tard" n'est-ce pas? Mais qui sait ? La prochaine nuit peut-être la seule qu'il vous reste, voire même cela peut être une heure, une seconde. "Profite de chaque jour comme si c'était le dernier" dit le vieil adage. Vous ne vous doutez même pas d'à quel point il est véridique. Même moi, je n'y ai pas fait attention. Et ce qui est d'autant plus triste c'est qu'on ne s'en rend compte que trop tard... *elle accélère le rythme.* Qui n'a jamais ressenti des émotions "néfastes" ? Qui n'a pas regretté de s'être emporté, d'avoir pleuré, crié, de ne pas avoir su saisir sa chance ? Qui n'a pas cherché à rattraper un mot après l'avoir lancé, un instant après l'avoir perdu ? Qui ne s'est jamais dit... *ralentit...* c'est pas grave, je réglerai ça... plus tard... Et ne l'a jamais fait. *silence...* si j'avais su.... *Temps.* Vous ne voyez pas où je veux en venir ? Très bien...

Elle se tait puis s'assoit au milieu de tas de feuilles blanches.

Aujourd'hui je m'amuse à observer votre quotidien en silence. L'espace d'un instant je passe d'un corps à l'autre, incognito, sans laisser de traces. Je pourrais comparer cela à une feuille où un enfant a dessiné avec mille couleurs tout ce qui vous représente : émotions, envies, désirs, souvenirs... Et lorsque je me présente en vous, j'entraperçois cette chose si étrange qu'est votre passé, votre présent et votre futur. Si vous en avez un. Je ne pratique pas le voyeurisme, je ne peux jamais rester. Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Pourquoi faire cela alors ? Si je ne peux ni réellement profiter, communiquer, échanger, pourquoi ? Ce n'est pas pour me distraire... non... Sans doute juste... pour retrouver un semblant d'humanité... *susurre* d'existence. Ma feuille à moi, elle est blanche. Tout a été gommé. Alors avec vos souvenirs, j'imagine une histoire, je m'appelle Jane, je suis actrice, je n'ai pas d'enfants mais j'ai un compagnon et un chat. *Temps.* C'est faux certes... J'aime à m'égarer dans ce monde idéal mais la réalité est autre. C'est le lot de toute âme vagabonde : pas de toit, pas de famille, pas d'avenir, pas d'émotions... pas d'histoire. Bénédiction ou malédiction ? Je ne sais pas, je ne ressens rien.

Jette en l'air tous les papiers découvrant un sol multicolore.

Malgré tout, je continue d'avancer, d'esprit en esprit, de couleurs en couleurs, et de fil en aiguille je me créé un long film sans fin. Des fois je me demande si le fait que je n'ai plus de passé n'est pas seulement car j'ai voulu oublier, ne pas voir la peine que ma disparition et mes échecs ont causé. Si je ne me réfugie pas en n'étant que de passage, en ne dépendant que des autres. C'est pour cela, que je ne cherche plus. Je ne veux plus me poser de questions, je ne suis plus une enfant : voix enfantine "Pourquoi ci ? Pourquoi ça ? Pourquoi le ciel est bleu ? Pourquoi le monde est monde ?" Pourquoi cette condition ? Qui n'a pas le droit de goûter au bonheur d'être fixe ? D'avoir tout ce qui est essentiel à la vie ? Temps. C'est ironique non ? Évoquer la vie alors que ce monde n'est plus le mien...



Elle s'allonge.

A quoi bon ?

Elle se redresse, se met à genoux, puis debout avec énergie.

En tant qu'être humain vous avez deux choix : vous résigner ou vous relever et avancer. Vous n'êtes pas condamné à errer. Le seul moment où vous devriez pouvoir c'est parce que vous le voulez : vous désirez vous évader et flâner. Vous avez le droit, ce n'est qu'un instant... Moi c'est pour l'éternité. Mais je crois que je pourrais m'en accommoder. Après tout c'est marcher, sans attaches, sans risques, avec une multitude de destinations possibles toutes plus magiques les unes que les autres. C'est vivre un voyage infini et continuer... à rêver.

Noir



Texte 12

VAGABONDAGE MODERNE

Les premiers rayons du soleil irradient enfin. Elle est bien, là, assise sur un mur, en train de contempler la ville. Sa marche de près d'une heure et demie lui a permis de trouver le spot parfait pour admirer le spectacle gratuit qui se déroule sous son regard attentif (une représentation par jour, ouvert à tous !).

Le froid mord son visage et ses lèvres déjà gercées, mais elle tient dans ses mains un petit verre de thé brûlant qui réchauffe son estomac. La chaleur diffuse dans tous ses organes. Elle est bien, là, à contempler le lever de soleil.

Elle ne se sent vivante que comme ça, après avoir marché un moment dans les rues inconnues à son regard, elle ne connaît personne et pourtant elle se sent parfaitement à sa place. Elle ne sait pas où elle dormira dans quelques jours pourtant elle n'éprouve pas la moindre inquiétude à ce sujet ; et c'est même peut-être l'inverse : ne pas savoir, ne pas prévoir, c'est ça qui l'anime.

Elle termine son thé déjà devenu froid, range soigneusement le petit verre à thé à l'envers sur son thermos, dans son sac à dos, et descend de son point de vue matinal. Quelques flocons tombent et se déposent sur ces cheveux. Elle s'arrête un moment pour les regarder tombés et fondre à l'instant où ils touchent le sol. Elle reprend ses esprits et décide de terminer sa pause en regagnant sa voiture. Sur le chemin elle s'arrête dans une petite boulangerie pour y acheter quelques croissants et pains au chocolat ainsi qu'un paquet d'une spécialité de la région (de petits bonbons à la bergamote). Depuis la vitrine, elle aperçoit déjà des parents se presser dans la rue pour déposer leurs enfants à la crèche voisine avant de courir honorer d'autres obligations.

Elle se sent piégée pour eux. Piégée par leurs vies stables, piégée par leurs enfants, privée du peu de liberté que cette vie a à leur offrir. Pourtant, elle sait pertinemment que c'est (pour la plus grande majorité d'entre eux) un choix réfléchi, conscient et assumé.

La vie qu'elle a choisie, elle, lui permet de se déplacer au gré de ses envies et des invitations de ses amis qui la pressent de leur rendre visite. Elle a des obligations, certes, mais son activité lui permet d'être le lundi à Bordeaux, le mardi à Prague, le mercredi chez ses parents dans le Sud, le jeudi aux Pays-Bas et le reste de la semaine à Bar-le-Duc si l'idée lui en dit.

D'ailleurs la ville dans laquelle elle se trouve n'est qu'une étape de passage pour rejoindre le chef-lieu du département, où des amis l'y attendent. Eux n'ont pas le même rythme de vie et ne comprennent pas ses choix mais les acceptent. Si vagabonder fait son bonheur, pourquoi l'arrêter ? Elle leur dit souvent « Le mouvement c'est la vie. Si je ne bouge pas, je meurs ».

Après une bonne demi-heure de marche elle arrive enfin à son véhicule. Son outil de voyage. Une couverture et un oreiller y côtoient des boîtes de thé, un parapluie, un braise-en-ville compact, de quoi charger son portable, un ordinateur, un sac réfrigérant rempli de victuailles, une paire de boots de rechange, quelques livres, un hamac et d'autres objets plus ou moins inutiles selon les circonstances (un pantalon de ski jamais porté, des chaufferettes à main, un casque d'équitation, un jeu de tarot, un petit chien en plastique qui bouge la tête quand elle passe sur un dos d'âne, etc.).



Le moteur démarre et quelques minutes passent, juste le temps que la condensation du parebrise disparaisse. Pendant ce temps, elle attrape son portable pour envoyer un message :

« J'arrive avec les croissants, je suis chez toi dans 1h30 si tout va bien »

La voiture sort de sa place de parking et file vers l'Est. Avant d'allumer la radio pour écouter son émission préférée, elle dit à voix haute « C'est parti pour de nouvelles ... » avant d'imiter une foule en délire qui lui répond « AVENTURES ! ».

**Texte 13**VAGABONDAGE

Son sac à dos tapait contre ses hanches à la cadence fatiguée de ses pas. Le paysage n'avait pas changé depuis des jours. Tellement constant qu'Aube avait l'impression de ne pas avancer. Les muscles de ses jambes et de son dos lui hurlaient le contraire, tremblants sous l'effort qu'elle leur demandait.

Pourtant, malgré la fatigue, Aube refusait de s'arrêter.

« Encore cinq pas ».

Elle se répétait ce mantra tous les quatre pas, les doigts serrés contre les bretelles de son sac.

« Encore cinq pas »..

Devant elle, le sol scintillait quand un bout de métal rencontrait un rayon de soleil. Chacun de ses pas provoquait un léger craquement comme si Aube marchait sur des brindilles. Ce tapis d'ivoire l'avait effrayée au début. Puis elle s'était habituée aux fissures que ses pas provoquaient dans les ossements.

Parfois, un éclat se brisait sous sa semelle. Aube souffla lentement quand l'un d'eux transperça le cuir et se planta dans sa chair. Quelque chose lui brûlait la langue.

« Encore cinq pas »..

Sans s'arrêter, Aube voulu retirer la pointe plantée dans son talon. En se baissant, le poids de son sac la déstabilisa et, dans un mouvement si bref qui l'en fut gracieux, Aube se retrouva par terre. Elle considéra un moment rester là, allongée, le nez à quelques centimètres d'une touffe d'herbe qui grandissait entre deux vertèbres. Puis elle posa ses mains au niveau de ses joues, en évitant les éclats brisés. Dans un grognement, elle fut de nouveau sur ses pieds. Aube fit craquer sa nuque puis ouvrit les yeux. Le paysage n'avait toujours pas changé.

« Encore cinq pas ».

Elle se remit à marcher, fière de son mensonge. Le sac retrouva son rythme balancier contre sa hanche, et dans la rue résonna le son de ses pas contre le béton. Aube fit rouler entre ses doigts l'os à la pointe vermeille. Quand elle réussit à déterminer sa nature, elle laissa tomber le petit fémur sans un bruit.

« Encore cinq pas ».

Aube se demanda pourquoi la végétation n'absorbait pas le bruit de ses pas. Il y en avait tellement ici. C'était elle qui rendait le paysage monotone. Elle envahissait les immeubles, avalait les impasses en refusant de changer. Toujours le même manteau de feuilles vertes, et tout en haut le soleil. Aube bâilla.

« Encore cinq pas ».



l'intriguait par son silence. Pas un oiseau, pas un insecte ne remuait la couverture émeraude. Pourtant, partout ailleurs la vie attirait la vie. Ils lui avaient appris cela. La flore attirait la faune. C'était une règle immuable. C'était une règle de leurs règles.

« *Encore cin...* »

Sa pensée s'interrompit d'elle-même. Ses yeux s'écarquillèrent, sa respiration se coupa. La brûlure sur sa langue s'intensifia, se précisa. C'était ça. Une de leurs règles. Leurs. Aube n'était plus des leurs. Pas après ça. Aube était autre qu'eux. Était-ce seulement possible ? Elle s'arrêta, désorientée. Depuis toujours, elle avait été une part, infime et insignifiante, d'eux. Plus maintenant. Elle n'était part de rien.

de rien ?

Aube se remit à marcher par automatisme. Ses yeux ne regardaient même plus. Elle enjamba un crâne sans le voir, écrasa une série de vertèbres sans sentir les éclats d'ivoire rentrer dans sa peau.

Aube cherchait ce qu'elle était. Si elle n'était plus l'une des leurs, qui était-elle ? Aube savait qu'on ne pouvait pas être rien. Ils lui avaient appris. Un souvenir revint. Il y avait un mot pour ceux qui n'étaient pas des leurs. Elle l'avait appris. Mais lequel ?

La fatigue reprit le dessus avant qu'il ne revienne. De nouveau Aube se força à marcher.

« *Encore cinq pas* ».

Un brouillard lourd lui recouvrait l'esprit, déformant ses sens. Le mot lui échappait, glissant entre ses dents, s'envolant devant son nez. Aube trébucha en le regardant partir vers un rayon qui perçait le manteau verdoyant. Elle voulut lui courir après, fouiller sa mémoire jusqu'à ce qu'il lui revienne. Mais elle le laissa disparaître et soupira.

« *Encore cinq pas* ».

Le paysage était resté identique. Encore. Aube se demanda quand elle atteindrait son but. Ses jambes la supplièrent d'arrêter, de se coucher dans l'herbe, entre une clavicule et un tibia, dormir contre une cage thoracique. Sa botte écrasa trois côtes qui tombèrent en poussière grise avant de toucher le sol. Puis Aube se souvint. Elle n'atteindrait pas son but. Aube n'était plus des leurs. Elle n'avait plus de but.

Aube sourit.

« *Encore cinq pas* ».

Le mot était revenu. Ce n'était pas celui qu'elle voulait. Pas exactement. Mais il était là, tout plein de vagues et de rêves. Drapé dans toute l'incertitude que les mots peuvent revêtir. Aube s'arrêta et le laissa rouler entre ses lèvres.

« *Vagabondage* »

Puis elle se remit à marcher ; les os craquant sous ses bottes.



Texte 14

En été, le soir venu, nous avons pris l'habitude de nous balader dans les bois. C'était agréable de se promener ainsi toute la nuit, dans le silence et l'obscurité pour ne rentrer qu'à l'aube, épuisés et somnolents. Le soir tout semblait beaucoup plus intense. Chaque son, chaque odeur, chaque couleur nous apparaissait alors comme étrange et inconnu, en restant tout à la fois familier et rassurant. Le crissement des grillons et des criquets, le croassement lointain des crapauds qui se tapissaient près du cours d'eau. L'odeur des pins, celle de la sève qui restait accrochée à nos doigts avec une odeur boisée de cyprès à la fois rafraîchissante et écœurante. La brise nocturne qui nous soulageait de la moiteur insupportable de l'été. Le bruit de nos sandales martelant le chemin de terre que nous empruntions, écrasant au passage chaque brindille sous nos pas, et trébuchant sur tous les cailloux qui roulaient sous nos semelles. Nos genoux se retrouvaient écorchés et terreux à force de tomber sans cesse, mais papa et maman, depuis déjà longtemps, n'étaient plus là pour nous reconforter ou panser nos blessures. Alors nous marchions, des résidus de terre collés à nos plaies ensanglantées et à nos égratignures. Ce n'était pas comme si nous nous en préoccupions vraiment. Nous étions beaucoup trop occupés à regarder le ciel, ne prêtant que rarement un regard devant nous, sauf pour admirer l'enchevêtrement de branches qui se tendait désespérément vers le ciel bleuté. Même s'il était tard, le firmament demeurait suffisamment clair pour que nous nous repérions sans difficulté dans l'obscurité. Un bleu lavande nuancé de turquoise s'emparait du ciel. Toutefois ce serait mentir que de prétendre qu'il ne s'agisse que d'un ciel coloré de bleu. Il possédait tant de nuances diverses et variées, qu'il nous était impossible d'en deviner son entière palette. Là où nous apercevions une couleur nous ne parvenions à deviner ni son commencement ni sa fin. Tout n'était qu'un camaïeu de bleu, si émouvant et troublant que nous nous taisions tout le long, des larmes de plénitude au coin des yeux.

Progressivement alors que nous nous enfoncions dans les bois, l'air nous semblait plus pur. Malgré la pénombre de plus en plus présente, nous ne tremblions pas. Nous nous sentions seulement bien. Rien ne parvenait à troubler cette harmonie musicale et visuelle. Il y avait également ce parfum indescriptible qui flottait dans l'air. Le reste d'un feu de charbon perdurait en suspens entre l'odeur mentholée et piquante des pins et des cyprès, qui nous surplombaient de leur longs et fins tronc de bois humide et tendre. Leurs branches feuillues libéraient des effluves boisées et sucrées tandis que nous passions en dessous d'eux ou lorsqu'une bourrasque de vent venait à les balayer.

Quand nous ne sentions plus nos jambes à force de marcher et de sauter pour éviter les terriers et les creux formés dans les sentiers, nous nous posions suffisamment à l'écart des arbres pour pouvoir mieux lorgner le ciel et être baigné par la clarté de la lune qui trônait en son centre.

Une lumière froide et clair qui inondait nos visages apaisés. Le bout incandescent de nos cigarettes rougeoyait et se fondaient dans le ballet lumineux des lucioles, qui dansaient et flottaient avec grâce et légèreté, dans les bois et tout autour de nous en un halo vert pâle. Le goût du tabac se répandait dans nos bouches et nos poumons avec une odeur de papier brûlé et de menthe. Des rires s'échappaient de ses mêmes lèvres, qui exhalaient cette fumée de tabac industriel.



Des sourires hilares y naquirent, tandis que nous nous allongions dans l'herbe et fermions les yeux pour nous concentrer sur les bruits extérieurs. Les oreilles pleines de ses sons, nous nous endormions pour nous réveiller seulement un peu avant l'aube et retournions à la maison. Mais tout cela n'est qu'un passé qui n'existe plus. Le temps s'est écoulé comme du sable fin entre nos doigts écartés, sans aucune possibilité de le retenir. Plus un grain de ce passé ne demeurent entre nos mains, seuls les souvenirs nous restent. Des souvenirs si clairs et pourtant si lointains. Toutefois, j'ignore s'ils s'en rappellent et s'ils sont capables même de s'en souvenir, là où ils se trouvent.

Je ne sais pas. Je ne sais plus.

La seule chose dont je suis certain c'est que là où je suis, je suis seul.



Texte 15

« Pour peindre le vent
Cet air de vouloir partir
Qu'il donne aux nuages ».



Texte 16

J'ignore pourquoi et comment je suis arrivé sur cette planète. D'après ce que l'on m'a raconté, j'ai mis plusieurs heures avant de pointer le bout de mon nez, comme si je refusais de me montrer. Alors que je poussais mon tout premier cri à la fois faible et strident, une sage-femme m'emmena aussitôt dans une autre salle, probablement pour me laver et m'habiller. J'étais minuscule, fragile et faible comme le sont généralement les nouveau-nés. Je me souviens encore du brouhaha incessant autour de moi, des infirmières et de leurs blouses blanches, de cette odeur d'hôpital et de médicament mais, il y a une chose dont je ne me souviens pas : ma mère.

C'est en me donnant la vie qu'elle perdit la sienne. Ainsi, à peine venue au monde, je débutais mon existence avec un poids énorme sur la conscience et une culpabilité qui m'accompagnerait jusqu'à ma propre mort. Concernant mon père, j'ignorais tout de lui. Son identité, son âge et même son nom demeuraient sous silence. Abandonné de tous, je savais déjà que la vie qui s'offrait à moi n'allait pas être des plus simples.

Toujours isolé, je me suis rendue compte à quel point les êtres humains pouvaient se montrer cruels entre eux. Ils se font la guerre, se moquent les uns des autres et sont animés de nombreux péchés, de tant d'imperfections et de défauts, que tous les énumérer serait beaucoup trop long. À l'école, je ne parlais jamais à personne. Certains de mes camarades pensaient même que j'étais muet. Leur avis m'importait peu. Le pire, c'était pendant la récréation. Toute le monde aimait ce moment de détente et d'amusement. Tout le monde sauf moi. Je détestais cela. Cet instant représentait de longues minutes assis seul dans un coin à observer les autres jouer. Des secondes interminables à attendre impatientement que la sonnerie retentisse pour retourner en classe comme si de rien n'était. Un calvaire qui se répétait au moins deux fois par jour, le matin et l'après-midi.

" Tu ne vas pas jouer avec les autres ? " me demandait souvent la maîtresse avec un sourire narquois qui me faisait bien comprendre que j'étais bizarre et différent des autres.

Je ne répondais pas. Parfois, j'allais même me cacher dans les toilettes, là où personne ne pouvait me déranger. Alors, j'attendais. J'attendais que quelqu'un s'inquiète pour moi et vienne me chercher. Malheureusement, j'étais un pion parmi tant d'autre. Personne ne se souciait de moi, aucun camarade ne s'asseyait jamais à ma table, on ne m'invitait pas non plus aux anniversaires. Depuis toute petite, je rêvais d'une seule chose, claire et précise : disparaître. Où ? Aucune idée mais assez loin de ce monde corrompu dans lequel je n'étais encore jamais parvenu à trouver ma place. Souvent le soir, je contemplais les étoiles en me demandant si la vie ne serait pas meilleure sur une autre planète. Personne ne pouvait réussir à comprendre ce que je ressentais. Je détestais tout le monde et haïssais chaque minute de mon existence. La solitude était pour moi une amie fidèle. Depuis mon plus jeune âge, je savais que j'étais différent. Tel un animal sauvage, il était difficile voire même impossible de m'appivoiser. Je restais toujours à l'affût, craintif et angoissé à l'idée que quelqu'un vienne me faire du mal. Du courage, il en fallait pour oser m'adresser la parole. Sans vraiment savoir pourquoi, je faisais fuir beaucoup de personnes sur mon chemin. La souffrance se lisait sur mon visage. Seul mon esprit rêveur me faisait encore tenir debout sur mes deux jambes. Grâce à lui, j'imaginai des jours meilleurs.

Voilà maintenant des années que je parcourais les routes du monde, mon sac à dos comme seul compagnon de voyage, à la recherche d'une identité. *Qui suis-je vraiment ?* Impossible de le savoir. Pourtant, cette question s'avérait être une véritable obsession. Pour le moment, je me définissais moi-même comme un simple fantôme, un spectre, une ombre. Un vagabond sans lieu fixe, inconnu de tous, errant dans les villes et campagnes, sans argent ni travail, complètement délaissé par la société. J'espérais trouver des réponses à mes questions, un but précis à ma vie ou simplement un moyen de la rendre plus joyeuse à travers ce voyage infini à destination du bonheur [...]

Rallye
d'écriture





Texte 17

J'ai l'âme vagabonde toute l'année,
Je n'ai pas de maison qui m'est destinée,
Nulle place de ce monde qui me convienne,
Mais quand je les visite, je me sens exister.
Besoin de tous voir à la fois, besoin de m'aérer.
Partout je me sens chez moi,
Partout je veux voyager,
Les yeux tournés vers le ciel, je vois les étoiles scintillantes,
Mes cheveux dans le vent, je me sens apaisée.
Les paysages de la terre me donnent envie de les découvrir,
Envie de voir les différentes cultures, d'apprendre toutes les langues parlées,
Envie de profiter de la vie et de la beauté que nous offre la planète.
Envie d'être libre.

Rallye
d'écriture





Texte 18

L'air glacé lui balaie le visage mais il ne le sent pas, pas plus qu'il ne sent le froid mordant. Son regard se portait sur les étendues devant lui. Tant de voyages pour en arriver là. Il avait traversé le pays de long en large. Vallons après vallées, plaines après montagnes. Il s'était attelé sans relâche à la mission confiée par son roi. Confiant en la vision de son souverain, il avait suivi ses minces indications pour arriver à destination. Nul homme n'avait sa témérité ni sa persévérance. Ses compagnons de voyage l'avaient depuis longtemps abandonné. Non par lâcheté, mais par décès. Un empoisonnement, un coup d'épée, l'humain était un être bien fragile. Chacun avait trouvé sa propre mort. Un par un, comme les pétales d'une fleur que l'on étiole. Si le monde avait été juste, il n'aurait pas été le dernier debout. Les arbres se meuvent comme des danseurs mais ses cheveux ne suivent pas leur danse. Étrange. Eedon était plus fort que lui, plus courageux que lui. Tous les hommes du groupe méritaient de vivre, beaucoup plus que lui. Pourquoi il avait survécu, pourquoi ses blessures ne l'avaient qu'affaibli. Gidéon ne savait pas. Quoiqu'il se passe après la mort, Gidéon espérait qu'ils savaient que leur sacrifice n'avait pas été vain. Ses pensées avaient erré pendant qu'il planifiait son retour. La terre sentait le souffre mais il ne le sent pas. Ses souvenirs sont sans odeurs.

Son esprit déroule impitoyable le reste de son histoire. Son retour acclamé. Les cérémonies sans fin. L'honneur de recevoir un titre du roi. L'honneur de recevoir son domaine, sa demeure, ses domestiques. L'horreur d'être attaché à une terre. Un Seigneur est un stratège. Il délègue mais ne se déplace pas lui-même. Un Seigneur reste dans sa demeure qui devient peu à peu sa dernière. Sous couvert de gloire et de générosité, le roi lui a cédé une magnifique prison. Jamais nourriture ne lui a semblait plus amère. Prisonnier de sa gloire et de son orgueil, seul son esprit se balade.

Wanderlust. Le mot surgit dans son esprit errant. Un mot étranger peu usité et pourtant si indiqué. Il flotte et s'offre à lui comme un constat, une évidence. Wanderlust. L'envie d'errer, de se balader. Avec ou sans but, pour le trajet autant que pour la destination.

Son seul ami ne comprend pas et ne comprendrait sans doute jamais ce besoin dévorant d'aventures. N'en avait-il pas eu assez ? Pensait-il donc que les tempêtes valaient mieux que le flot tumultueux des domestiques veillant à son moindre confort ? Cet ami de toujours profite de ses largesses et craignait tant de perdre son ami à ses audaces que le confort de son quotidien. Sans son ami seigneur, il serait condamné à revenir à son morne quotidien. L'accompagner était hors de question pour lui qui n'avait jamais passé plus d'une heure à l'air libre.

L'un se sent à l'étroit dans sa tête, l'autre est apeuré par les grands espaces. Leur amitié n'a aucun sens, pas plus que leur situation et leur apporte autant de bonheurs que de souffrances.

Son obéissance à son Roi le travaillait. A quoi bon un sujet loyal uniquement lorsque les ordres l'arrangent ? Il évitait les miroirs, de peur que son reflet ne soit pas le même que dans les lacs. Et si finalement, il n'était qu'un imposteur ? Prêtant à son allégeance que le poids de ses envies. S'il avait pu inverser les rôles avec son ami. Mais désertir son poste de Seigneur était de la plus haute trahison. Sa désertion serait une cavale sans fin, dont l'issue ne peut être que la mort. Ses yeux vairons le trahiraient et les récompenses attireraient sur lui les pires rebuts de l'humanité.

Prisonnier de son honneur, il ne lui restait que ses souvenirs pour errer. Le souvenir de sensations qui s'étiolaient.



Son ami le regarde. Il lui tourne le dos, ne regardant que devant lui. Pas un mot n'agite les lèvres minces de Gidéon. Les arbres bougent, et cette fois ses cheveux suivent la danse. Son ami a les yeux brillants. Pas du fait du vent mais de la conclusion inévitable de leur amitié. Gidéon s'en amuse. Il savait que son ami le trouverait. Son escapade n'aura été qu'une joyeuse parenthèse. Il connaissait sa loyauté au régime. La récompense lui permettrait de prendre sa place dans sa jolie cage, lui qui savait l'apprécier. Des bruits retentissent au fond de la vallée voisine. D'autres arrivent. A contrecœur, l'ami enfonce des balles serties de ses initiales dans son pistolet. Pas de mots sont nécessaires. Il connaît son cœur. L'un comme l'autre ne s'excusera pas. Dans les bourrasques, le son du tir paraît presque doux. Après le vent, de nouvelles sensations émergent. Le froid, la douleur, l'ailleurs.

Le point final d'une dernière aventure. Wanderlust. Il sourit.



Texte 19

Il y avait pourtant de l'espoir quand elle a acheté cette plante, posée à même la palette dans le rayon jardinerie d'un grand magasin suédois. « C'est une plante grasse vous savez, idéale pour ceux qui n'ont pas la main verte », lui avait glissé un vendeur en veste jaune en haussant les épaules, peu touché par le sort qu'elle connaîtrait.

Alors elle l'avait acheté, l'avait installé sur une table basse à côté de deux livres posés l'un sur l'autre, le premier parlait de philosophie, le second de clitoris. Le matin, avant de partir en cours, elle déplaçait la table basse devant la maigre fenêtre de sa chambre, pour que la plante baigne dans la lumière toute la journée, et, une fois par semaine (surtout pas davantage), elle l'arrosait patiemment, touchait du bout des doigts la terre qu'elle ne voulait ni trop sèche ni trop aqueuse. Elle s'était émerveillée aux premières minuscules feuilles qui étaient apparues au bout des branches et avait même regardé sur son téléphone comment dépoter à la saison prochaine, impressionnée par la vitesse à laquelle la plante grandissait et apeurée à l'idée que le pot en plastique dans lequel elle l'avait achetée deviendrait bientôt trop étroit.

Elle avait imaginé, plus tard, dans bien des années, dans un appartement beaucoup plus grand, de belles étagères pleines de livres et de plantes, avec des branches tombant le long de murs, débordant des pots, et des textures différentes, des nuances de vert, des nuances d'odeurs, et le soleil qui emplirait les pièces par de larges fenêtres. Elle aurait alors certainement un chat qui se perdrait dans les feuillages, un sourire plus tranquille sur son visage et les diplômes pour lesquels elle travaillait.

Puis, sans savoir comment, sans savoir pourquoi, elle avait fané. Pas la plante, mais elle. Elle appelait pourtant souvent les siens, elle regardait dehors, elle allait seule dans les rues adjacentes et marchait le long des magasins fermés. Elle était à l'heure, toujours, et tout autour de son ordinateur elle aimait que les choses restent organisées : à gauche son agenda et sa trousse, à droite son bloc-notes et, sur ses oreilles, ses écouteurs vissés huit heures par jour. Elle branchait sa caméra, souriait aux professeurs et envoyait les devoirs quand on les lui demandait. Ses mains tremblaient et commençait à se former, au fond de son ventre, un nœud. Elle essayait, la nuit, de le défaire. Elle prenait de petites aiguilles et, dans sa tête, tentait de saisir l'entrelacement des fils. Il lui semblait alors que le nœud était une boule et que cette boule était faite de ciment, et qu'elle la portait au fond d'elle, chaque jour, assise à son bureau, debout devant l'eau qui bout dans la casserole, couchée dans ses rêves trop confinés.

Elle commença à voyager dans les frontières de sa pièce, de haut en bas des murs, de long en large, de petit en grand. Elle fermait le volet dans la journée et la nuit elle l'ouvrait en grand et laissait les étoiles entrer. Elle avait débranché les écouteurs de son ordinateur et les gardait sur son téléphone, et défilaient les heures et les mélodies. Il n'est pas facile de courir quand on peut toucher les deux murs d'une pièce en tendant les bras, mais elle, elle courait : elle dévalait du plafond, elle sautait et rebondissait de toute la lourdeur de son existence. Elle prenait des trains pour l'aube, et ils suivaient aléatoirement les dédales de son cerveau, des endroits étriqués et des paysages perdus au loin derrière sa fenêtre qui semblait s'amincir de jour en jour. Elle marchait le long des rails, dans un pays chaud, dans un appartement avec des étagères remplies de livres et de plantes.



Lui parvenaient parfois le bruit de ces petites notifications, bien lointaines déjà, quand un énième mail atterrissait sur son ordinateur ; Elle n'avait pas rendu un devoir, elle n'avait pas participé aux travaux de groupe, elle n'avait pas été à l'appel, elle n'avait pas validé son semestre, elle n'avait pas répondu aux trois précédents mails. Son bureau était désormais un cimetière de papiers laissés à leur désarroi, où elle écrivait tous ses silences, la trousse se trouvait éparpillée au sol, son agenda bloqué dans le temps deux mois en arrière. C'était passé si vite, comme passe la vie à vingt ans.

C'était un matin quand enfin on força sa porte. La chambre était calme mais très désorganisée, la fenêtre était grande ouverte, le vent froid s'engouffrait. L'évier en acier débordait de vaisselle. Le sol était jonché de petites feuilles mortes.



Texte 20

"Le long des plages du Nord il vagabonde
Et sur ses pieds, glacées, les vagues abondent.
Il réécrit le temps dans ses divagations
L'horizon, ni un but, ni une destination,
Disparaît.
La valse des gabians fond sur le rivage
Maintenant elle ondoie autour du sage.
Ils chantent le soleil disparu, les cornets de frites, les mégots écrasés, les bouteilles
de Despe, les ombres et les haleines douteuses, la lumière douce qu'offre la rue la
nuit.
Ils hurlent cette rengaine ancestrale, hypnotique et grossière
Que scande au fond de soi tout l'univers.

Mais lorsque ses yeux s'ouvrent sur son mur en placo gris
Il sent bien que ses larmes, par vagues, abondent."



Texte 21

Un Vagabondage Controversé

C'est attrayant de voir jusqu'où les gens sont capables d'aller pour obtenir leurs libertés. En passant par des guerres mondiales, les migrations fulgurantes de l'ancien esclavagisme, la recherche et l'affirmation de son orientation sexuelle, sans oublier dans sa plus grande perversité, la recherche de ses limites intérieures. La recherche, ou du moins la quête intérieure d'une certaine connaissance de soi passe forcément par une étape de vagabondage.

Vagabonder, un mot comme un autre dirait-on, fait de ses qualités et de ses défauts, le vagabond dirait-on. Tant d'exemples pour décrire une situation faite de turpitude et d'errance. Un état transitoire comme le soulignerait Sartre. C'est simple, le vagabondage est partout, mais, il est très peu souligné.

Un individu lambda penserait forcément à l'aspect éprouvant de la condition du vagabond, son égarement, sa peine et sa progressive tombée en enfer pour trouver un domicile sans qu'il n'ait nulle part où aller. Soit dit en passant, sachez que c'est une expérience de vie assurément formatrice, le proverbe « les voyages forment la jeunesse » pourrait très bien coller à cette épreuve de vagabondage. Ce qu'on ne vous dit pas, c'est tout simplement que voyager, sans rien ni personne est une épreuve des plus difficiles, il est aisé de flatter les dires des paysages somptueux que vous verrez lors de votre quête initiatique mais il est aussi nécessaire de souligner la misère et la complexité psychologique associée à cette quête.

Comme appuie générationnel, nous allons prendre l'exemple de Julie : Julie est sur Instagram, au cours de sa promenade professionnelle elle tombe sur ce profil « wonderful landscapes », ce qui est évidemment oublié c'est que cet individu vit dans des conditions des plus insalubres. Pour passer le temps, comme la plupart des jeunes, elle erre sur internet, elle se cherche, n'a personne à qui parler et s'enrichit inconsciemment de sa douleur.

De par la mondialisation et la numérisation croissante, les GAFAMs se sont octroyés le luxe de créer un espace dédié à nos vices. Le cercle infernal commence, la boucle est bouclée.

Enfermement, sans feu, ni lieu. Assistons-nous à une nouvelle forme d'errance ? Une sorte de vagabondage 2.0. — « Le temps passe, la conscience et les désirs s'emmêlent. 12 000h sans bouger je ne ressens rien, j'essaie, mais je n'ai plus de larmes. Le suicide me sauvera-t-il ? » — Alors, ne soyons pas hypocrite et disons la vérité, pour une fois. Après tant d'années et tant d'épreuve, vous n'avez toujours pas compris que la vérité n'était pas toujours bonne à dire ?

Voyez nos politiques, en passant par leurs discours changeant au début de l'épidémie et la malversation de leurs actions, voici où nous en sommes. Des intermittents laissés-pour-compte, des étudiants s'inhumant et des professionnels de santé à bout de souffle.

Pour moi, vagabonder n'a pas été la définition qu'on lui accorde habituellement. Je me suis perdu dans les méandres de mon esprit, et, j'ai failli m'y perdre. Gouverné par mes peurs et mon ego, le poids des traditions ou du moins, de mon héritage m'a souvent laissé un goût amer. Éduqué avec une mentalité assez patriarcale, je fais partie de la génération Z. La génération qui se remet fréquemment en question, cette génération pour le peu engagée et véritablement égocentrique. C'est une bonne chose, enfin, je l'espère. Entremêlé de vices et de passions, vagabonder dans son esprit n'est pas chose facile. Qu'est-ce que le vrai, qu'est-ce que l'imaginaire ? Un souvenir pour le moins traumatisant sonne-t-il comme un amour perdu ? Son acceptation doit-elle être nécessairement douloureuse ? Vagabonder, se confondre, se morfondre est-ce la clé pour accéder à sa part d'ombre ?



Texte 22

Vagabonder... au-delà du masque.

Errer dans les visages. Explorer les yeux de passage. Chercher les parfums. Ouvrir grand les narines pour sentir, une bouffée, d'air, d'oxygène ou respirer sa propre haleine...

Deviner les lèvres timides ou effrontées. Les mots tus ou fatigués. Les vies si peu semblables hier, si peu différentes cette nuit.

Et si le masque devenait peau ? Si l'on pouvait effleurer, du bout des doigts, cet autre, si peu familier, copié mais pas collé, avide et aride à la fois. Si ce bleu, blanc, transparent, si même ce rose, fleuri, pétri, était plus vivant, moins rigide, moins indifférent...

Dans ce voyage sans but, les masques seuls se reconnaissent. Sur une scène contemporaine. Atemporelle. Jusqu'à nouvel ordre, un peu plus humain...

Toi toujours pressé, toi qui n'en n'as pas fini de te lever, qui te lèves et marches, calme ta course effrénée, le tic-tac de ton cardiogramme, l'injection de ton apathie, le froid, le gel de ta face, la mienne, la nôtre... nous avons tous à la tombée de la nuit, le même visage.

Regarde-moi... et parle. Dis. Lis dans mes yeux ce qu'on ne déchiffre plus sur ma bouche... Bouche-toi les oreilles, oublie le train qui siffle, celui qui part.

Viens qu'on erre ensemble, à deux, sur un quai de départ ou d'arrivée. Le bon port existe-il ?

Garde ton masque, si tu veux, ta distance, si tu peux, garde ton quatrième mur, mais reste. Reste et laisse-moi errer... Laisse-moi imaginer ton histoire, la mienne, et celle des mille millions d'habitants cloîtrés derrière un tissu, dépourvus de sens, de parole, de nez. Robotisés en masse, uniformisés, blasés, nous nous ressemblons ; singes, sages et ambulants. On ne dit plus, ne sent plus. On n'entend plus, n'écoute plus. Est-ce que l'on voit ?

Sans le regard de cet autre, existe-t-on seulement...



regarde. Au-delà du masque. Au fin fond de ta peur. Et je te vois.

Je t'imagine. Petit enfant effronté ou timide, écervelé ou appliqué, aventurier ou studieux, par monts et merveilles, tu croques la vie à pleines dents... tu rêves de tout et de ces petits riens, en éternel émerveillé : "Demain je serai grand... Architecte ! Je bâtirai des immeubles ou des galaxies, des fusées ou des lunes... Astronaute ! J'irai fouler Mars, narguer Jupiter, passer l'anneau à Saturne et j'irai marcher sur la lune !"

Je te souris, tout bas, derrière ces fibres synthétiques qui cachent mes mots refoulés et mes rides au coin des lèvres sans rouge, ces quelques lignes indignées qui datent d'hier encore.

Je vais plus loin. Sans boussole. Dans tes yeux. En arrière-plan, tes cheveux au vent. Je fouille dans tes traits visibles... Rebelle ou raisonnable, bouleversé ou sage, égaré ou décidé, guitare à la main ou piano à queue, tu embrassais la Terre entière et tout le quartier... "un jour j'irai faire le tour du monde, du Cuba au Butan, de l'Écosse en Tanzanie, du pôle Nord en Inde... le planisphère sera mon terrain de jeu, et je gagnerai à tous les défis de la vie."

Tu me vois voyager. Tes pupilles redeviennent bavardes. Le langage est source de malentendus.

Reste le silence. Et les gestes. Suspendus.

Ceux de Robinson sur son île, au bord du précipice, là où aucune main ne se tend, où l'on (re)naît, chacun pour soi, dans un cocon individualiste ou solitaire, des coulisses éternelles, froides et sans sourires, où même le souffleur est tenu à l'écart.

Tu t'assois.

Tu oublies ton masque et les fourberies des proches, les sourires à la Joconde, les faux-serments. Tu parles : "...Un jour, du haut de mes vingt ans, je rêvais d'avoir... un toit, et puis du feu, une marmite chaude, l'odeur d'une sauce provençale, et des rires d'enfant..."

Et dans mes astrocytes de vagabond, je revenais de loin : de Saturne, Mars, Jupiter et de tous les rayons argentés de la lune, des notes déchaînées d'une guitare et du tour du monde... Je revenais d'un long voyage et atterrissais dans un rêve flou, lointain, à table, avec un arrière-goût de pâtes sauce rouge ou l'enchantement d'un enfant...



Il est trop

tard, peut-être. Mais "ce sale espoir" est minuscule et immense. Et toi, à la même âme d'enfant, tu t'acharnes à voir, au-delà du masque. Comme moi, tu vagabondes.

Le train siffle. Il fait noir, mais il finira par passer. Cette nuit, tu sais, ne le prends pas. Tiens-moi la main, à deux mètres de distance. Laisse courir ton imagination, vagabonder ton cœur. Ensemble, nous irons caresser les fleurs. Ensemble, nous sourirons au ciel, à pleines dents, une lueur au fond des yeux, une coccinelle dans le creux du poignet...

Envole-toi avec moi, sans masque, sans casque, sans bouclier, rêve un peu plus fort, rien n'est loin, tout est là, juste de l'autre côté du chemin, tu vois ?

Nous courrons dans les champs de blé.



Texte 23

VAGABONDAGE

«C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être» Si une personne vit une vie sans son propre cœur libre, n'importe où il va, il vagabonde. Des vagabonds toujours avec la perdu de rythme de la vie. Sinon il ne s'appelle pas vagabondage, il s'appelle un voyage enrichit des expériences.

Quand je vagabonde dans une ville étrange, vois une myriade de lumières scintillantes mais il n'y aucun lumière éclatée spéciale pour moi, n'y a personne m'attend dans la maison pour dîner ensemble. Je vois des montagnes superbes, des paysages splendides, rencontre des gens variés, apprends des connaissances colorés, nages dans la mer merveilleuse, voyage comme un chevalier vagabond, mais tout n'a pas du sens sans toi, une personne qui j'aime, même si on vit dans une petite village ,ça ,c'est suffi, pas besoin de voyager dans le monde entier .Bien sûr je ne suis pas Casanova .Quand nous vagabondons véritablement , nous avons soif fort d'une famille. Quand nous vagabondons véritablement, sauf la vie colorée pendant la journée, nous tombons dans la nostalgie de ville natal, des gastronomies, des sons de la vente, des anecdotes d'enfance, des favoritismes des gens qui nous aiment.

Il y a pas mal de gens qui ne peuvent pas retourner chez soi, à cause de la guerre, de la politique, des accidents ou ils ne ressoudent pas la contradiction avec sa famille toute la vie etc. Encore des gens retournent chez soi mais tout change, il n'y a plus de gens qu'ils connaissent. Cela me fait rappelle l'année 1949-1950, La guerre civile communiste chinoise, le Kuomintang déménageait à Taiwan vélocement, des soldats et ses copines tout disparut dans le continent chinois, ils n'ont pas le temps de dire au revoir à ses familles. Avec des illusions qu'ils vont retourner en Chine dans un avenir très proche, ils sont passé toute une vie à Taiwan. Au fur et à mesure, des croissances de jeune génération, des condoléances des amis, ils songent à l'hiver de Pékin tout seuls, la fondu de neige, la grince de pousse-pousse, le surnom de ses amis d'enfance et le bercail lointain.



des feuilles tombent et rejoignent la racine, la ville natale est un rêve terminal de chaque vagabond. En Chine, il y a beaucoup de poèmes sur la lune, sauf qu'elle est jolie et pure, elle existe comme un messenger dans la culture. Car n'importe quel coin du monde nous habitons, nous regardons la même lune, elle peut transmettre notre nostalgie à mes familles.

Le vagabondage nous apporte toutes les vicissitudes de la vie, mais avec un solide cœur bien respecté, elle nous apporte la croissance et la compassion et pitié de la vie.



Texte 24

L'évasion

Sur le bout de ses lèvres, tremblantes et agitées,
Se devinait la fièvre de ses douces pensées,
Ses yeux étaient pointés vers le ciel étoilé
Mais ne regardaient pas vraiment ce qu'ils voyaient.

Ses narines semblaient suivre un rythme endiablé,
Comme s'il s'agissait d'un instrument à vent
Que son corps tout entier voulait accompagner
Se penchant tour à tour, en arrière, en avant.

Il était animé par un air de musique
Qu'un silence étonnant faisait vibrer plus fort,
Un air qui forcément devait être magique
Puisqu'il était le seul à l'entendre, sonore.

Il était prisonnier, isolé, surveillé,
Et pourtant amusé, grandiose et habitué,
L'œil brillant et grisé par sa douce folie
Son esprit s'évadait dans le ciel de la nuit.

Son gardien s'ennuyait et le voyant sourire,
Il ne put s'empêcher d'un ton presque agacé
De demander ce qui, ainsi le faisait rire
L'extirpant brusquement de son rêve éveillé.

Il se tourna vers lui et d'une voix lascive
Avoua : « Je m'évad, reste sur le qui-vive. »
Se couchant sur le dos, s'appuyant sur ses mains
Il lui dit tendrement : « Tu sais que je te plains ?

Car c'est toi mon ami qui est emprisonné
Dans une nuit tissée par ta réalité,
Je te vois tu t'épuises à faire les cents pas
Attendant la relève qui te libérera.

Si tu veux je t'emmène parcourir avec moi
Les étendues nacrées de l'océan d'étoiles,
Fouler la voie lactée, devenir hors la loi
Chevaucher Cassiopée et hisser la grand-voile,



Attraper des planètes, en faire des bouquets,
Nous irons sur la lune pour lui faire un sourire
Qui rendrait innocent quiconque le verrait,
À faire des heureux cela pourrait suffire !

Et le peintre céleste nous aiderait alors
À tracer dans le ciel d'un grand coup de crayon
Une constellation vive et multicolore,
Notre constellation, celle du Vagabond ! »
Le geôlier étonné ouvrit alors la grille
Entra dans la cellule, refermant derrière lui
« Apprends-moi à rêver, que mon âme vacille,
Que plus jamais mon cœur, ne ressente l'ennui »



Texte 25

Histoire vagabonde

Tu es de ceux qui sont tout, et sont soi,
Vagabond, tu erres et souvent, tu choisis.
Quand bien mal arrive, te cherche et te trouve,
Le long du sentier où ton ombre couve
Tes pas las qui furent ton histoire,
Où se perdent les heurs d'une pente noire.

Tu fus le premier sur les terres des absents,
Donnant aux astres, aux pierres, aux mers et aux vents,
Des noms qu'ils portèrent quand tombèrent les ruines,
Ces noms qui de nos jours sont appelés racines.
Pourtant, tu es oublié, une vie éphémère,
Invisible aux yeux d'un discours délétaire.

Tu étais dans leurs vers un héros iconique,
Digne des plus grands, des guerriers homériques.
Tu te faisais explorateur, voyageur, aventurier,
Des terres dont tu apportais souvenirs relatés.
Célébré à ton retour, cris, clameurs des hérauts ;
De nos jours silencieux, tu dors au fond des eaux.

Tu n'appartiens qu'aux sombres écumes d'une Mer,
Mouroir dont les vagues deviennent pour toi suaire.
Ton corps se donne aussi à la terre, s'y délaisse
Et y trouve le réconfort d'une traître tendresse.
Cherchant refuge ou repos loin des tiens, loin de toi,
Tu n'es plus rien que la matrice d'un simple et grand effroi.

Tu étais Saint et maintenant repoussoir,
Figure du crime, être de rien ou bien fils du soir.
Tes besoins sont pour beaucoup perçus bien vils,
Quand les mêmes, en atour, à d'autres rendent civils.
Si bien qu'en honneur, ils pensent être tes maîtres,
Et fils de Caïn, en miroir charitable les fait paraître.

Tu te fais parfois conteur, mais foule ne t'écoute,
Toi arpenteur des chemins des Hommes et des doutes :
Pétase sur la tête, protégé par l'enfant de Maïa,
Ou bien sans habit, sans alliés ici-bas,
Tu es l'observateur, la victime, le témoin,
Porteur des nouvelles du proche et d'au loin.



Tu foules de tes mots les champs de bataille ;
Tu racontes, à qui veut, de l'humanité ses failles ;
Ses peurs et malheurs, ses gloires et périls ;
Ses errances, repentance, ses refuges et exils.
Maux et morts sont au cœur de cette existence,
Dont, héros de tes paroles, tu en es l'expérience.

Tu as des enfants dont on conte les mythes,
Qui fuirent, avancèrent ou cherchèrent le gîte.
Mais tes pas laissent traces dont certains veulent narrer
Dans les pages d'un livre pour ainsi résumer :
« Tu traverses les âges, les nations, les mémoires,
Avec pour seul Cicérone, une lueur d'espoir. »



Texte 26

HOPE AND LOVE

I'm hoping i will find you
I'm hoping you will love me
Don't push me away
Every piece of my heart is waiting
for you
Are you here? Do you hear me?
You are so close no matter how far
I remember your smell, your smile..
Every night in my dreams, I see you
I feel you
I'm leaving , but don't let me go
I would never give up
Even if takes a lifetime waiting for
you
Here i am, your Angel
you Angel



Texte 27

Le Vagabond des Etoiles

Il erre chaque nuit dans l'immensité de l'espace. Ses seules amies sont les étoiles. C'est lui qui, chaque fois que vient le soir, les allume une par une dans le ciel.

En cachette, il fait chaque soir le même travail. Il n'a pas de nom, il n'a pas d'âge. Il voyage au-dessus de nos têtes sur une bicyclette d'argent. On l'appelle le Vagabond des Etoiles.

Chaque soir, il s'assure que toutes ses amies soient bien en place. Puis, armé d'un briquet entièrement fait d'or, leur permet de prendre vie pour leur représentation quotidienne. Et là, se joue devant les yeux de tous, un ballet de lumières dont il est le chef d'orchestre. Toute la galaxie est spectatrice de cet impressionnant spectacle, admirant silencieusement cette illumination dont lui seul a le secret.

Seul maître de la scène que lui offre le ciel, il prend plaisir à créer cette fantaisie lumineuse pour des spectateurs ravis. Encouragé chaque soir par les applaudissements de Jupiter et les cris de joie de Neptune, rien ne vaut les sourires de Mars lorsque les étoiles se mettent à filer à toute vitesse dans le ciel.

La vie de ce vagabond solitaire pourrait sembler éreintante, à voyager sans cesse dans l'immensité de la galaxie. Et pourtant, il effectue sa tâche chaque soir, inlassablement. Car pour lui, rien n'est plus magique que l'éclat scintillant d'une étoile qui s'allume enfin. Il n'y a pas plus beau spectacle que de voir le ciel s'éteindre lentement tandis que des milliers de lueurs s'élèvent dans l'espace.

Alors, il continue, chaque soir, il parcourt l'espace sur sa bicyclette et éclaire le monde de milliers de lumières scintillantes. Et, une fois sa tâche accomplie, il se rend chez son amie la Lune, qui comme lui, est émerveillée de la beauté des cieux. C'est là qu'il attend le soir suivant, allongé dans le berceau de lumière qu'elle lui fabrique chaque nuit.



Texte 28

Pensées vagabondes

Il est quatre heures, peut-être du matin, peut-être de l'après-midi.

À vrai dire, je ne sais pas et ce n'est pas grave. Quelle que soit l'heure, rien ne change.

Elles seront là, comme elles l'ont toujours été.

Peut-être pas depuis toujours, mais depuis trop longtemps déjà.

À vrai dire, je ne sais pas et ce n'est pas grave. Quelle que soit la date, rien ne change.

Je l'ai accepté, qu'elles soient là, ces pensées vagabondes. Elles errent dans ce désert si immense et pourtant si étroit que j'ai créé pour elles. Sans réelle destination, sans réelle finalité, coincée sans pouvoir s'évader. Elles vagabondent silencieusement, et pourtant leurs pas résonnent si bruyamment dans ma tête. Elles me bousculent, elles m'écrasent et je ne peux m'échapper. Elles tracent ce chemin singulier qui me paraît si familier. Et encore une fois, je me demande si je dois les suivre, ce chemin et ces pensées vagabondes. La noirceur du chemin assombrit l'éblouissant désert qui s'offre à moi, mais il m'obsède, il m'attire. J'en suis si proche. Ce serait facile de tendre le bras et de me laisser consumer. Je serais enfin détendu si l'ombre m'enveloppait de sa froideur. Enfin, c'est ce qu'elles me murmurent, les pensées vagabondes.

Pourtant, au loin, d'autres se dirigent vers l'horizon doré. Elles murmurent aussi. Ces murmures ne semblent pas m'être destinés. Peut-être que si, peut-être que je les écoute mal ? Dois-je me rapprocher pour mieux les entendre ? Lentement, je m'écarte du chemin en silence, mais mes pas résonnent. Je veux m'approcher, je veux les entendre, elles semblent si joyeuses. Mais ne suis-je pas trop sombre pour cet horizon doré. Je ne serai pas là-bas à ma place, je suis trop proche de l'ombre. Seulement, je suis curieuse, je veux entendre leur murmure, je veux voir au-delà de l'horizon. Après tout, j'ai créé ce désert, je peux choisir le chemin que je veux suivre, même si cela signifie se perdre dans cette étendue. Alors, je cours, je cours, je veux les entendre, je veux les comprendre, je veux les rejoindre. Je suis essoufflée, ma gorge me brûle, je ne sens plus que le sable chaud qui me brûle les pieds. Plus je me rapproche de la lumière, plus le chemin de l'ombre se dissipe. Et même si l'ombre est plus facile à regarder, je préfère être aveuglée par la lumière.

Moi aussi, je veux vagabonder vers l'horizon doré.



La prochaine fois que l'horloge affichera quatre heures, qu'il soit le matin ou le soir,

elles seront là, mais peut-être seront-elles moins bruyantes.

Et lorsque les aiguilles des minutes et des secondes se chevaucheront,

je retiendrais mon souffle pendant un instant.

Et quand le chemin de l'ombre refera surface,

je vagabonderai vers la lumière.

Car au final tout passe, même les pensées vagabondes.



Texte 29

Vagabondage

Je marchai à travers les fagnes putrides,
cette nature pernicieuse et malfaisante,
quelques croassements funestes,
présages d'un mal inexorable mais il n'était pas là.

Je rejoignis les tertres qui jugulaient cette pestilence.
Des monts sans nombre, innombrables.
Démons si sombres semblables à des rocailles légères mais je repris mes
recherches, faute de l'avoir trouvé.

Je parcourus les montagnes enneigées, plus hautes que toute mensuration.
Géants de pierres perforant le ciel, rien ne semblait pouvoir les arrêter.
Des pics couverts de neige, caustiques, délétères et andésitiques mais il n'était
toujours pas là.
Alors j'observais ce fugace coucher de Soleil que les pics térébrèrent avec
magnificence, des montagnes à perte de vue.
La lumière incarnate ou orangée maculait cette roche intemporelle, spectacle si
singulier mais si majestueux.

Je repris ma route et je traversai une forêt tant ancienne que peuplée,
la Vie était omniprésente, tant d'animaux, tant de végétaux.
Des chênes immortels me firent comprendre que là n'était pas ma place, il fallut que
je me hâtasse avant de courroucer ces divinités du bosquet.
C'est ainsi que je sus qu'il n'était pas là.

Ma route me mena en ville, espace dynamique, des flux humains semblables aux
fourmis.
C'est ici, contre toute attente que je compris.
Il était là, lui, grâce à l'Humain, toutes ces merveilles élaborées par une seule
espèce, la Grande Muraille, les Pyramides, Angkor Vat ou encore la tour Eiffel,
le génie humain est présent tout autour de nous, nous avons tant bâti, chaque
bâtiment est une preuve de ce génie,
nous avons tant fait, nous nous sommes battus, nous avons pleuré mais nous avons
aussi triomphé. Epidémies, crises économiques, famines, guerres...
L'humain a tout balayé pour un avenir meilleur, les progrès scientifiques apporteront
un avenir radieux,
le génie humain est partout, l'humanité a fait tant de belles choses, nous nous en
sommes toujours sortis.
La société a progressé, des droits ont été obtenus, les mœurs évoluent, la vérité finit
toujours par s'imposer.
Observons les bienfaits de l'Homme, ses victoires tant anciennes que nouvelles,



les énergies renouvelables, les vaccins, l'exploration spatiale mais aussi les progrès sociaux, le développement de l'égalité homme et femme, le recul de l'extrémisme, la lutte contre le racisme et la démocratie.

Chaque seconde apporte son progrès et chaque progrès apporte la pierre à l'édifice de cette grandeur qu'est l'Humanité.

Mais ce n'est pas tout, il est aussi par ici. La Nature est également merveilleuse, les fagnes, les tertres, les montagnes et les forêts grouillent de vie, ces paysages sont tous aussi beaux qu'exaltants. Posons-nous et observons. Peut-être y trouverons-nous le monde de demain.



Texte 30

Il est huit heures du matin. Anne remonte tout juste des vestiaires, où elle a revêtu l'uniforme du musée. Elle baille à s'en décrocher la mâchoire. Une nouvelle journée au guichet, à attendre le passant, qui se fait rare en ce moment. Elle stoppe un moment à mi-parcours. L'entrée de la grande halle offre un panorama parfait sur les sculptures illuminées par le soleil naissant, au moment entre chien et loup où les touristes ne dégorgent pas encore de tous parts. Dans ces moments-là, elle se dit qu'elle a de la chance de travailler ici.

C'est généralement une fois qu'elle a badgé et qu'elle arrive à son poste que la réalité se rappelle à elle. Deux heures avant la pause, à scanner des billets, trop loin des collègues avec qui elle s'entend bien pour engager la conversation et coincée avec une pin-up qui quand elles ont un peu de temps, ne lui parle que de maquillage et de vêtements. Et pas le droit de lire, d'écrire ou de dessiner, tout ce qui pourrait rendre visible le profond ennui causé par cette tâche ingrate et répétitive.

La pause du matin heureusement vient la sauver. Il est l'heure de recharger les batteries. Ni une ni deux, elle s'engouffre avec impatience dans les profondeurs du musée.

Son tour suit toujours le même parcours, huilé et précis comme une horloge. D'abord dans le hall, elle monte les escaliers de droite pour retrouver Pompon. C'est le moment hippie, de connexion avec la nature ; elle se pose sur le banc et laisse dériver ses pensées, ses yeux suivants les courbes parfaites du grand ours blanc. Quand elle sent que c'est assez, elle replonge. Il faut suivre alors un trajet défini par l'habitude, fait de tour et de détour, pour saluer les œuvres qu'elle préfère. Vient le moment qu'elle attend le plus. Elle grimpe quatre à quatre les marches de la grande tour, salue l'horloge. Ses pas avalent avidement la galerie des impressionnistes, se retient de ne pas courir dans le bar. Un couloir, quelques virages serrés, enfin le voici. Son cadre de bois sculpté, son fond aquatique lumineux, ses cheveux couleur paille et son regard énigmatique. Pendant ce qui lui paraît une éternité, elle se perd dans les yeux d'océan du tableau. Leurs rendez-vous sont des moments indispensables à Anne. L'espace de ces instants, elle oublie, tout, le guichet, sa collègue, sa fatigue, la pile de compositions sur lesquelles elle devra obligatoirement plancher en rentrant à la maison ce soir. L'espace de ces instants, Van Gogh lui prend les yeux et saisit jusqu'à son âme. Elle sort toujours de ces échanges muets profondément apaisée, et pour un moment précieux, ne pense plus à tout ce qu'elle doit faire. C'est dans ces moments de vagabondage qu'elle atterrit au Chat Noir. Distraitement, elle déambule en suivant du doigt les ombres des protagonistes des anciennement si célèbres histoires du cabaret. C'est l'heure de redescendre ; il faut travailler.



Anne émerge du Musée vers dix-neuf heures. Il fait presque nuit, et le fond de l'air est encore plutôt frais, pour ce début mars. Généralement, l'idée de s'enfermer dans le métro lui semble au-dessus de ses forces, et elle préfère effectuer une partie du trajet à pied. C'est le cas aujourd'hui, et elle se met rapidement en route vers le jardin des Tuileries. Le vent lui fouette le visage et ramène ses cheveux sur sa figure, pourtant, elle se sent bien entourée des grands arbres et des parterres de plantes. L'horloge sonne la demie au moment où elle s'enfonce sous terre pour prendre la ligne qui la ramène chez elle.

Le retour à la maison n'est pas moment de fête. Son copain, le casque sur les oreilles, est engagé dans une partie d'un jeu en ligne avec ses potes et ne l'entend pas rentrer. Elle s'affale sur le canapé, allume la télé pour regarder ses messages. Plusieurs de ses amis l'invitent à les rejoindre à un bar, dans le neuvième. A ce qu'il paraît, il est très branché et fait des offres folles pendant l'happy hour. Elle consulte l'horloge de son téléphone : vingt heures trente. Autant pour les offres folles. Son regard erre dans la pièce, s'arrête tour à tour sur le dos tellement concentré qu'il en est contracté en boule, la pile de ses dossiers, le commentateur à la coupe bizarre qui lui veut lui vendre un paquet de patch pour arrêter de fumer et vante les mérites du mois sans tabac. Elle s'en grillerait bien une d'ailleurs. Elle se relève, reprend son manteau en vérifiant que sa blague y est bien, puis retourne dans la nuit. Ce soir, elle se bourrera la gueule avec ses potes, et se trémoussera au rythme de la techno hurlante du bar « branché ». Et demain, tout recommencera.



Texte 31

Le vague à bon (Nom commun)
Masculin et/ou féminin

VAGUE A BON, subst.

(Celui, celle) qui distille des sourires...

Définition : Distillateur de sourires à ses heures perdues. Le vague à bon est un spécialiste du vague à l'âme. Cet être vivant peut apparaître sous différentes formes, il peut être ta voisine, ton chien, ou même ton conjoint (eh oui, c'est possible). Cet être sait souvent gérer les flots de mélancolie de ses égaux. Interlocuteur privilégié des gens au moral houleux, le vague à bon met le cap sur la bonne espérance, il essaie de briser l'armada d'idées noires qui inondent l'esprit. Doté d'un esprit vif, il saura s'adapter aux tempêtes de la vie sans faire naufrage. Simple bouée ou véritable chaloupe, cette créature nous embarque afin d'éviter les galères. Seul bémol, le vague à bon se laisse parfois submerger par l'émotion.



Texte 32

Je veux te reconnaître

Claquer la porte. Sortir et peut-être ne plus revenir. C'est ce que je veux.
Sache que je veux partir.

Apprends que j'ai le désir d'aller ailleurs, d'exprimer ce qui est enfoui.

Fuir.

C'est le maître mot. Fuir de là où je suis. Fuir de moi-même.

Me laisser emporter dans les sphères célestes, naviguer dans les limbes,
sourire à n'importe qui, rire à chaque instant. Je veux fuir sans être
poursuivie, seulement pour sentir mon cœur battre, seulement pour avoir
l'impression d'exister, vivre telle un enfant de bohème...

Si je sors, je veux voir les saisons défiler les unes après les autres. Je veux
tournoyer comme les feuilles dans le vent d'automne, me poser doucement
sur le sol froid et blanc de l'hiver, nager dans les vagues l'été, aimer sous
un arbre fruitier au printemps.

Si je sors, je veux entendre le moindre bruit de l'univers. Les insectes
bourdonner dans les feuillages, les cours d'eau ruisseler, les arbres bruire
sous le vent, les langues se mêler, s'emmêler, se séparer, se chevaucher,
s'accompagner puis se quitter jusqu'au silence.

Si je sors, je veux toucher la terre humide, les épines des roses, le goudron
chaud, la pierre froide, le corps d'un homme, le corps d'une femme, les
joues d'un enfant.

Si je sors je veux sentir l'herbe fraîchement taillée, les
parfums embaumant des parterres de fleurs, le charbon fumé, les épices
des marchés, la sueur des travailleurs acharnés.

Si je sors, je veux goûter les baies qui poussent par millier, boire l'eau
douce à la source, découvrir milles saveurs exotiques...

Goûter à tes lèvres si j'ai le plaisir de te rencontrer.

Je veux fuir pour te retrouver.



Texte 33

Le temps des pleurs

fuyant la guerre , en quête d'un avenir meilleur
plus rien ne le retenait maintenant
Voici venu pour lui le temps
De fuir, à la recherche d'une vie sans pleurs

Va, quitte le gabon, petit nomade
Plus rien le retient en ces terres désolées
Traverse collines, vents et marées
Car bientôt se finira ta promenade

Par delà cette masse, tu trouveras
Un trésor ; une vie sans guérilla
Malheureusement, une balle bien placée
décida que sa vie était terminée

Va, et viens nous voir petit vagabond
Toi qui fus à la recherche d'une vie sans peur,
C'est la fin, va, et viens petit vagabond
Place maintenant au temps des pleurs.



Texte 34

J'ai 19 ans, tout ce que j'ai entrepris, j'ai réussi. J'ai décidé de changer de vie.

L'Amérique du Nord, me fait rêver... la Californie, le Nouveau Mexique, le Texas et par-dessus tout le désert du Nevada.

Je décide de réserver mon voyage pour partir vers ce nouveau rêve. Dix-huit jours d'attente en cargo et, enfin, me voici arrivée. Los Angeles, la cité des Anges, ville trop bling-bling pour moi. Sur une annonce, je trouve un vieux camion militaire américain aménagé à louer, je choisis de le prendre pour pouvoir poursuivre mon aventure. Ciao Hollywood, bonjour mon rêve... Me voici en route pour le désert du Nevada. Afin de ne pas me perdre, je prends la direction de Las Vegas. Plus, je m'éloigne du monde urbain, plus le paysage devient aride et vide. Je m'arrête à la dernière station essence, afin de faire le plein, me restaurer et me reposer un peu. Deux autostoppeurs français se présentent face à moi, Marie, 20 ans et Bastien, 22 ans. Ils me parlent d'un festival musical et artistique "The Burning Man" qui dure 9 jours. Je leur raconte mon rêve et me disent que je ne peux pas l'accomplir si je ne vais pas à cet endroit. Je décide de partir avec eux, car, n'oublions pas, je suis dans ce nouveau monde, cette nouvelle vie, cette nouvelle expérience.

Nous voici partis, tous les trois, en direction du Nord Ouest du Nevada. La route est longue, les paysages se ressemblent à chaque kilomètre parcouru. Cela nous donne du temps pour faire plus ample connaissance. Je m'aperçois que ma vie, mon passé est banal par rapport à eux. Ils sont amoureux des rencontres, de la fête, de la musique, de l'art tout simplement. Ils ont parcouru le monde, rencontré diverses cultures. Marie, assise à côté de moi, me parle de ce "Burning Man". Un endroit aussi mythique qu'idyllique qui nous fait quitter le monde réel. Tout à coup j'entends derrière moi "Prête pour le Paradis ?". Je regarde dans le rétroviseur et je vois Bastien me sourire. Plus nous nous rapprochons de cet endroit, plus mon impatience est grande. Après de longues heures passées sur cette route interminable, j'aperçois, au loin, une immensité de véhicules stationnés. Est-ce mon imagination qui me joue des tours ? "NOUS Y SOMMES !!!!!" s'écrie Bastien. Enfin, ma véritable aventure commence.



Texte 35

Mélancolie voyageuse

On entend souvent « Les voyages forment la jeunesse »
Moi je dis « Voyageons sans cesse ! »
Vagabonds d'âge tendre
Vagabonds d'âge mûr
A tout âge
Heureux vagabondages, pour sûr !

Mais en ces temps de périmètres limités
L'idée même de voyage semble s'estomper...

Mélancolie voyageuse.
S'accrocher à la rive des souvenirs passés.
Dans la mémoire les images se font floues,
Les visages incertains, les paysages se brouillent.
Mais le corps n'oublie pas.
Ni les sensations, ni les émotions.
Le rythme cadencé des pas sur des chemins inconnus.
Le plaisir des mots échangés avec quelqu'un du coin.
La musique nouvelle d'une langue étrangère.
On les porte en nous à jamais.

Et c'est riche de tout cela que je déambule dans ma ville.
Poser chaque fois des yeux neufs sur le quotidien
Pour retrouver le goût de mes errances
Où le temps d'une saison
J'avais l'horizon pour maison.



Texte 36

Les vagabondages de jeunesse : prémisses d'un voyage intérieur

C'est avec ma plume serrée contre le cœur que je partais vagabonder. Mon manteau fermé pour me protéger de la rigueur de l'hiver, celle qui rend encore plus doux les instants au coin du feu.

Vagabondage donc, pour partir sur les chemins de Provence et en chanter ses beautés sous ma plume conquise. Les sommets dentelés de mon coin de paradis ; les Alpilles, procuraient à l'enfant que j'étais des sentiments grandioses. Après de longues admirations qui me laissaient dans de profondes pensées, je posais volontiers sur mon carnet, leurs contours fabuleux et les rêveries merveilleuses dans lesquelles leur beauté ne cessait de me plonger. Durant mes tendres années, le vagabondage tenait à peu près à cela : les atours de quelques beaux paysages, dont mes yeux inlassablement se promenaient sur leurs rondeurs et leurs couleurs. Plus tard, j'apprendrai que l'art de celui qui vagabonde est bien plus profond, bien plus philosophique si on le veut bien, que quelques admirations passagères aux confins de sa terre natale.

Cet apprentissage arriva un jour lorsque la lassitude vint envahir les prairies de mes contemplations. Mon œil avait fini de capturer tous les éclats de ma terre. L'âge aidant, je commençais à me détourner de l'émerveillement que l'enfant porte à toutes choses qui se présentent à son regard et je me sentais avide d'un vagabondage nouveau et audacieux, celui de l'enfant qui devient grand.

Ce besoin d'aventure se matérialisa de la sorte : un jour, après avoir humé l'odeur de résine et senti sous mes mains une dernière fois la peau charnue et rappieuse de l'écorce des pins, je me bardais de courage et décidais de partir. Je découvrais à l'aube de mes 20 jeunes années, ce que le mot vagabondage signifiait vraiment. Je saisissais combien le monde recelait de charmes qui m'étaient encore inconnus. J'avais bien cru, à la faveur de la candeur de l'enfance, que le monde se résumait aux nobles contours de mon pays provençal mais je venais de me détromper.

Je comprenais que le vagabond, c'était, au-delà de mes flâneries d'enfant, celui qui découvrait, celui qui se jetait à corps perdu sans chaînes et sans entraves dans un ailleurs emprunt de surprises.



Alors, les valises faites, et le cœur serré à l'idée de partir loin des miens, je montais dans l'auto. Le moteur vrombissant et la voiture s'élançait. Je m'éloignais et au loin, de plus en plus petit, comme si ce fût bientôt une photo, ceint dans le petit rétroviseur, mes parents tendaient leur regard vers le véhicule qui m'embarquait. Et leurs mains, comme d'infimes étoiles, se mouvaient dans un au revoir plein de tendresse pour me souhaiter les plus belles aventures, les plus beaux vagabondages.

Sur les chemins de la découverte, je me suis laissée séduire par les attraits de l'inconnu, les rondeurs presque insolentes de quelques nouveaux paysages ou alors, le scintillement de quelques cours d'eau. Sous mes yeux se sont succédés comme une carte qui se dévoile, une myriade de paysages plus splendides les uns que les autres. De nouvelles lumières ont irisé ma pupille et j'en ai été charmée.

C'est dans l'ailleurs que le vagabondage prit tout son sens, qu'il me sembla atteindre son paroxysme et qu'il devint voyage. Vous savez, ce voyage que l'on vit une seule et unique fois durant son existence mais qui rappelle à jamais, combien il est délicieux d'oser et combien la vie vaut d'être vécue. On vivra d'autres périple, mais celui-là, on ne le vit qu'une fois, car c'est celui des premières fois, celui qui donne tout son sel aux autres et qui reste lové dans le creux de notre cœur à jamais. Ce sera celui auquel la jeunesse aura donné toute sa force et son ardeur. Ce vagabondage trépidant mais rendu pourtant si paisible grâce à l'insouciance de la jeunesse qui étreint nos pensées. Parce qu'on y a mis tout son cœur et toute son âme, le voyage transforme : il modèle la branche encore verte que nous sommes.

Lorsque je rentrerai de tant d'années de découvertes, le retour sera celui du voyageur serein, comblé par mille beautés.

Et les miens et ma terre m'attendront. Mon retour, celui de l'après, je le comprendrai bien plus tard, ne sera en fait, que le début de mon cheminement intérieur, celui du vrai voyage, qui fait du vagabondage dans des contrées lointaines le seul point de départ d'une traversée spirituelle, celle, du voyage dans le cœur des hommes.

**Texte 37**

Face, alors je m'arrête. J'ai erré dans ma vie. J'ai longtemps suivi les chemins que l'on m'avait demandé de suivre. Un jour, j'ai ressenti le besoin de prendre des sentiers plus étroits, quitte à ce que cela ressemble plus à des égarements qu'à des raccourcis. J'ai tout quitté alors : mon petit appartement sombre dans une métropole dont le cœur ne bat plus, mon emploi incertain dans une boulangerie dont le but était plus de récolter du blé que de préparer du pain. Certains diront que je n'avais rien. Oui, peut-être, sûrement d'ailleurs, mais ces petits riens étaient tout pour moi. Et maintenant je suis là, voguant en pleine nature ; dans le plus grand jardin que je n'ai jamais eu de ma vie. Je ne sais pas pourquoi, mais je marche. Je ne sais pas où, mais je marche. Et comme un métronome légèrement dysfonctionnel, mes pas me font avancer. J'ai troqué des symphonies de métal froid battant sous la pluie, contre le rythme incertain de mes bottes. J'ai trop souvent dû prendre de décisions dans mon existence. Alors j'ai décidé de troquer mon intellect citoyen contre un simple petit euro qui se baladait innocemment dans mes poches. On m'a fréquemment dit que l'argent contrôlait les gens. Assez ironiquement, c'est l'argent qui maintenant choisit à ma place. Pour chaque sentier qui se divise, chaque ville que je croise, qui se scinde en grandes rues labyrinthiques, chaque situation qui s'offre à moi ; c'est cette pièce qui m'entraîne avec elle. Le choix est moins complexe, deux seules réponses possibles : Pile, Face. La vie est beaucoup plus simple avec seulement deux réponses possibles à nos questions, moins de chemins sinueux à cartographier, moins d'espace à allouer à la réflexion, juste la place qu'il faut pour rêver. Et je me retrouve à des centaines de kilomètres de là où je suis né, au milieu d'un monde que je ne connais pas. Je respire à nouveau, après avoir quitté un milieu dans lequel je me débattais en suffoquant. Et lorsque je lance cette pièce, durant sa valse, cela me rappelle alors les instants que l'on expérimente tous :

J'aime ces moments de doute, de concertation avec soi-même, ces moments qui lient les choses. J'aime ces instants qui tremblent et font vaciller avec eux le monde que l'on connaît. Ces instants où l'équilibre n'est plus que désordre, où la balance ne sait pas de quel côté basculer. Ces moments, où l'on a envie de rebrousser chemin, de jeter l'éponge, de crier, de frapper l'air et de maudire notre sort. Ou la vie elle-même nous fait des signes de l'épaule. Ou le vertige nous prend à 10 centimètres du sol. Et où respirer n'est plus seulement qu'un spasme viscéral. Ces instants écoulés, où nos barrages sont sur le point de céder... Y a t'il donc des moments où l'on se sent plus vivant ? Et si l'on tendait l'oreille pendant ces



secondes qui ralentissent, on entendrait presque le bruit de notre âme cogner en nous. Ces moments intermédiaires, ou tout n'est que mouvement, comme s'ils étaient de passage, sont rafraîchissants pour moi. Comme un grand bol d'air frais dans un corps qui tend à se flétrir année après année. Alors je ne dirais qu'une chose : hésitez, battez-vous, courez aussi vite que vous pouvez, et lorsque vous rencontrez ces moments qui nous secouent si fort, voyez ce tressaillement comme une aubaine. Chaque lancer de pièce me ramène à ces instants, où l'on ne contrôle rien, et où je deviens spectateur de ma propre vie. Et à chaque lancer, pendant que la pièce tourne et tourne, je me sens vivant, comme je ne l'ai jamais été. Comme heureux, confortablement installé dans le siège du premier rang d'un théâtre qui joue la pièce de ma propre vie. L'acteur principal me rappelle d'ailleurs étonnamment quelqu'un. Et je souris, éclairé par la lumière de mon propre phare. On m'a trop souvent encouragé à vivre un idéal qui n'est pas le mien et dans lequel je me traîne. On m'a souvent dit : Prend en main ton destin ! Maintenant, j'attends patiemment que mon destin me prenne. Je lui fais confiance à cette pièce, moi, après tout, elle a sûrement dû bien plus voyager que moi : Pile, alors je repars...



Texte 38

Vagabondage

Il était une fois la planète Tujan, cette planète était symbolisée par un phénomène dominant dans la vie de ses habitants : le contrôle des « Mimpi », leurs songes. L'accès et la gestion des songes était enseigné à la population dès le plus jeune âge, autant par les parents qu'à l'école ; les cours de songes étaient suivis au même titre que les mathématiques ou l'histoire. Les enfants étaient toujours très attentifs lors des cours de songes car ils le savaient, c'était leur capacité à créer et gérer les songes qui déterminerait leur avenir plus tard. Sur la planète Tujan la vie était considérée comme absurde et inenvisageable si l'on n'était pas capable de ce contrôle. Les rêves symbolisaient la concrétisation de tous les souhaits de l'âme.

Malheureusement certaines inégalités dans la connaissance des songes persistaient. Le petit Nilo était d'ailleurs une de ces victimes. Il était né dans des conditions de vie très difficile, dans un secteur reculé de Tujan. Sa mère, Ardenna, l'avait élevé seule. Elle se débattit longtemps contre la maladie qui la rongait et travailla jusqu'à l'épuisement pour se nourrir elle et son fils. Malgré sa peine Ardenna n'avait jamais eu la possibilité et les moyens suffisants pour envoyer Nilo à l'école. Ardenna, voulait plus que tout que Nilo accède un jour au maniement des songes, elle savait qu'un jour il accéderait à quelque chose qu'elle n'avait jamais pu qu'effleurer de la pensée, n'ayant pas eu la chance de recevoir l'éducation nécessaire.

Quelques mois après ces 15 ans, Nilo vit revenir sa mère, chez eux, le plus rapidement que son corps fatigué le lui permettait. Ardenna avait senti que la maladie était en train de l'emporter.

Elle lui fit promettre qu'il devrait à tout prix apprendre le maniement de ses propres songes ; qu'il ne devait pas finir comme elle, il se devait d'apprendre et de trouver « la clé ». Elle lui révéla une cachette où elle avait amassé suffisamment d'argent pour qu'il puisse partir vers les terres riches de Tujan, là où tout était possible.

Totalement dévasté et seul Nilo commença son long périple. Après quelques semaines d'errance il rencontra les « vagabonds » de Tujan.

Les « vagabonds » tel qu'ils étaient nommés, rassemblaient des hommes et des femmes qui n'avaient, comme Nilo, pas eu la chance d'apprendre le maniement et la création de leurs propres songes. Le fondement premier de la vie des vagabonds était d'errer parmi les songes du reste de la population.

En effet les songes de toutes personnes étaient accessibles pour toute la population. Les vagabonds espéraient ainsi qu'au moyen de ces voyages dans les songes, ils en comprendraient le fonctionnement.

Malheureusement de par leur ignorance en matière de songes, les vagabonds rataient l'essence même des rêves, bien souvent ils ne faisaient que passer d'un songe à l'autre, sans réellement comprendre la complexité qui se cachait derrière.

Certains vagabonds se contentaient de ce vagabondage insipide, Nilo lui souhaitait du plus profond de son cœur qu'au moyen de ce voyage il finirait enfin par comprendre le mécanisme et serait capable de le mettre en place.



Au fil de ses voyages à travers les songes Nilo eut l'occasion de faire diverses rencontres, certaines se firent plutôt hasardeuses, il fut chassé de nombreux songes, dû à la méfiance dont laquelle les vagabonds étaient sujets.

Ce n'est qu'à l'aube de ses 17 ans, après 2 ans d'errance que Nilo fit la rencontre de Tacha.

Nilo avait été fasciné par les songes de Tacha, en général il ne restait pas plus de 3 ou 4 jours dans les songes d'une personne, or cela faisait déjà 1 semaine qu'il observait ceux de Tacha. Tacha plus aventureuse et moins timide que Nilo alla directement lui demander ce qu'il cherchait. Nilo lui expliqua son histoire et ce qu'il recherchait. Elle s'excusa aussitôt et lui proposa de l'aider à comprendre les songes.

Tacha expliqua à Nilo que les songes étaient les traductions de ce qui nous animait au plus profond de nous, la direction de notre vie. Les songes, n'étaient en réalité qu'une pensée qui nous permettait de comprendre que dans la vie il fallait vivre par soi-même et non pas à travers les rêves des autres.

Devant le désarroi de Nilo, Tacha lui proposa alors de partir avec lui dans les songes dans l'exploration de songes.

Tacha et Nilo entreprirent un voyage d'un an, autour de monde, passant de songe en songe, faisant de nombreuses rencontres et découvertes. Accompagné de Tacha, Nilo raconta son histoire, et chaque personne rencontrée accepta de partager leurs visions de ce qui les faisait vivre.

Les deux aventuriers comprirent que le plus important était de savoir profiter des beautés que la vie offrait ; l'observation et l'admiration de notre environnement, de toutes les possibilités qu'il nous offrait était la réelle clé des songes...